

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 15

DOSTOÏEVSKY

AU REGARD DE LA MÉDECINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 8 décembre 1930

PAR

Joseph-Paul-Jean VAICHÈRE

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à TOULOUSE (Haute-Garonne), le 13 décembre 1905.

Examinateurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
		MICHELEAU, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTES
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 15

DOSTOÏEVSKY

AU REGARD DE LA MÉDECINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 8 décembre 1930

PAR

Joseph-Paul-Jean VAICHÈRE

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à TOULOUSE (Haute-Garonne), le 13 décembre 1905.

Examineurs de la Thèse {	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
	MICHELEAU, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
	PERRENS, agrégé.....	
	GREYX, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTES
Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX



M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGES.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	N	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	MAURIAC
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Maladies mentales.....	PERRENS.
id.....	DUFOUR.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	N.	id.....	N.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.....	N.
Accouchements.....	N.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE ET A MA MERE

Je dédie ce modeste travail, faible témoignage de ma profonde affection et de ma grande reconnaissance.

A MA TANTE ET A MA SŒUR

Que je joins dans mon affection avec
ceux qui me sont les plus chers.

AU Docteur JEAN NATALI.

En souvenir de notre amitié.

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du Service des Contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

En le remerciant de tout ce qu'il a fait
pour nous et en témoignage de notre
sincère reconnaissance.

DOSTOÏEVSKY

AU REGARD DE LA MÉDECINE

INTRODUCTION

Au début d'une thèse sur Dostoïevsky, il est naturel de donner quelques détails sur la vie du célèbre écrivain. Sa naissance même est un symbole : Fédor Michailovitch naît dans un hôpital. Ainsi, dès la première heure, le destin lui indique sa place au contact de la douleur. Sans pouvoir échapper à cette emprise après cinquante-six années de misère, de privations, de maladie, il s'éteindra au seuil de la gloire, au quatrième étage d'une pauvre maison d'ouvriers.

Il naquit le 21 octobre 1821, à Moscou, dans une aile de l'hôpital Marie, où son père était chirurgien-major. Toute la famille s'abritait dans un étroit logis de trois pièces; l'existence y était paisible et renfermée, sans distractions. C'est dans une petite chambre partagée avec son frère aîné qu'il passe les premières années de sa vie, sévèrement élevé, surtout par le père, qui rêvait de donner à ses fils une éducation soignée et d'en faire des manières de savants. L'instruction des enfants

commença de très bonne heure, d'abord avec la mère; dans la suite, on fit venir des maîtres à la maison. Plus tard, le père, préférant au gymnase une institution privée, fit rentrer ses deux fils, vers 1834, à l'Ecole Tchernak. Fédor Dostoïevsky y fit de bonnes études, surtout en français qu'il parlait couramment. Son éducation ne fut donc pas négligée, un peu étrange cependant. En dehors de l'école, il fut élevé exclusivement au sein de sa famille. Longtemps le père, très sévère, traita ses fils en petits garçons et les tint littéralement en lisière. L'expérience de la camaraderie fit entièrement défaut à Dostoïevsky. Cette existence confinée devait avoir chez cet enfant nerveux, susceptible, irritable, une grosse influence qui se dévoile lorsque, en 1837, après la mort de sa mère, il est brusquement séparé de son frère, son seul ami, pour entrer à l'Ecole des ingénieurs de Pétrograd. Il va y passer six années entières dans l'isolement, ne se liant avec personne, se plaisant dans des rêveries solitaires entrecoupées de crises qui, si elles n'ont pas encore un caractère nettement épileptiforme, laissent cependant prévoir la maladie qui s'emparera de lui bientôt.

En 1843, il entre dans l'armée avec le titre d'ingénieur. Une véritable vie de bohème solitaire et irrégulière commence pour lui. Il n'a aucun sens pratique, l'argent fond entre ses doigts; une générosité sans limite le fait la proie des exploiters. Encore son traitement lui assurait-il le pain quotidien, lorsque brusquement, en 1844, excédé par le service, il démissionne. Sa détresse va devenir constante; la pénurie d'argent, un mal chronique. Il aspirait à la liberté et, pendant toute sa vie, il va être tourmenté sans répit par le spectre de la misère et de l'épilepsie.

De 1845 date son premier roman, commencé sur les bancs de l'Ecole des ingénieurs. Avec les *Pauvres Gens*, la gloire effleure Dostoïevsky.

Les années suivantes, parurent le *Double* et la *Patronne* sans aucun succès. Le manque d'argent et surtout l'échec de ces deux ouvrages angossaient Fédor Michailovitch. Et avec des

alternatives de désespoir et d'enthousiasme, il se remet au travail pour publier, en 1843, *Nétochka Nezvanona*, que son arrestation empêche de terminer. Compromis dans l'affaire Pétrachevski, il subit dix-huit mois de détention, est condamné à mort, et finalement est gracié à l'ultime minute. Sa peine était commuée en quatre ans de travaux forcés. De ces années de souffrance résignée devait naître une de ses plus belles œuvres : *Souvenirs de la maison des morts*.

En 1854, il est libéré, mais incorporé comme simple soldat dans un régiment de Sibérie. En deux ans, il devient officier et se marie avec la veuve d'un capitaine, Maria Isaïef. En 1860, il donne sa démission, revient à Pétrograd où il fonde un journal, *le Temps*, en collaboration avec son frère. Il publie alors son nouveau roman *Humiliés et Offensés*.

Fatigué par son travail et par ses crises, il aspire à un peu de repos. Son médecin lui conseille un voyage à l'étranger. C'est d'abord l'Allemagne, Wiesbaden, où il contracte la funeste passion de la roulette, ensuite la France, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, finalement le retour en Russie. Peu après, son journal est suspendu. Sous ce nouveau coup du sort, la misère croissante, des crises plus violentes d'épilepsie, les nombreuses déceptions de sa vie privée ⁽¹⁾, il se décide à un nouveau voyage à l'étranger accompagné de sa maîtresse, une étudiante nihiliste, Pauline Suslova. En Allemagne, en France, en Italie, il ne trouve que de nouvelles déceptions tant en amour qu'au jeu. Mais de cette aventure devait naître un très beau roman, *le Joueur*.

Il revient alors en Russie où il fonde avec son frère un nouveau journal, *l'Epoque*. En 1863, il perd sa première femme. L'année suivante, la mort de son frère le laisse seul à la tête de la revue et l'entraîne à un désastre : Il reconnaît toutes les dettes de son frère et se charge, en outre, d'entretenir sa famille.

(1) Maria Dmitrievna était malade et de caractère très acariâtre. Epouse peu fidèle, elle avait même fini par prendre en haine son mari.

La publication de *Crime et Châtiment* ne parvient pas à le remettre à flot. Pour l'aider dans son travail, il prend une secrétaire, Anna Grigorievna Snitkine, qu'il épouse en février 1867. Il est alors âgé de 46 ans. Deux mois après le mariage, le nouveau ménage part pour l'Allemagne. Dostoïevsky ne croyait guère y séjourner plus de deux mois.

Il devait cependant errer plus de quatre ans en Europe, dans la misère, vivant d'emprunts et aggravant tous les jours sa situation par de nouvelles dettes de jeu.

En 1868, il écrit un nouveau roman, *l'Idiot*. Les dettes ne sont cependant pas payées, car, en plus de sa femme, il continue à faire vivre la famille de son frère Michel, son beau-fils Paul Isaïef et son frère Nicolas.

A Genève, un enfant naît, une fille, qui meurt peu après; Dostoïevsky abandonne alors la Suisse pour l'Italie, puis pour l'Allemagne. A Dresde, naît une autre fille : Aimée (Liouba). De 1869 datent *l'Eternel Mari* et les *Mémoires d'un sous-sol*. Viennent ensuite les *Possédés*.

Le séjour à l'étranger pèse à Dostoïevsky; enfin, en 1871, il revient en Russie. Des temps meilleurs commencèrent alors. Grâce à sa femme, esprit extrêmement pratique, il sort de la gêne et commence à connaître la gloire. Il vit calmement au milieu de sa famille ⁽¹⁾ débarrassé à jamais de sa passion du jeu et se livrant tout entier au travail, donnant au public *l'Adolescent*, le *Journal d'un Ecrivain*, les *Frères Karamazof*.

Cette paix est à peine troublée par ses crises qui deviennent de plus en plus rares. Cependant, depuis longtemps, il souffrait d'un emphysème, suite d'une bronchite, qui avait nécessité plusieurs cures à Ems. Brusquement, le 26 janvier 1881, il eut une hémoptysie qui récidiva les jours suivants. Le 28 janvier, il s'éteignit calmement à 8 heures du soir...

Il laissait une œuvre d'une rare puissance, d'une grande portée psychologique, une œuvre qui touche au purgatoire de la passion, à l'enfer du vice, à tous les degrés de la douleur

(1) Deux autres enfants étaient nés.

humaine. Plus que tout autre, il avait eu à souffrir. Ainsi, à chaque page, nous trouvons comme un reflet de ses propres angoisses. Ce lyrisme ne saurait être mis en doute. Essayons d'analyser le tempérament du célèbre écrivain et peut-être ainsi arriverons-nous à comprendre comment, après avoir étudié son caractère, ces deux éléments réunis ont pu influencer son œuvre.

PREMIERE PARTIE

ETUDE MEDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Si les grands hommes ont la tête plus haute que nous, ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. »

(PASCAL.)

Les antécédents. — Ils sont difficiles à établir, car Dostoïevsky est toujours resté muet en ce qui concerne sa famille. Cependant, grâce à sa fille ⁽¹⁾, nous relevons du côté paternel un alcoolisme notoire : « Mon grand-père Michel n'était pas aimé par ses enfants. Ce Lithuanien, qui possédait de si bonnes qualités, avait aussi un grand défaut : il était un alcoolique méchant et soupçonneux dans ses ivresses. Tant que sa femme fut là, tout alla bien. Elle avait de l'influence sur lui et ne lui permettait pas de trop boire. Après sa mort, mon grand-père s'adonna à la boisson, fut incapable de travailler et donna sa démission. » Plus loin, elle ajoute : « L'avarice de mon grand-père augmentait à mesure qu'il devenait de plus en plus ivrogne. » Au dire même d'Aimée Dostoïevsky, cet alcoolisme remonterait plus haut dans les ascendants : « Je suppose que l'alcoolisme de mon grand-père Michel devait être héréditaire, car son ivresse personnelle n'aurait pu causer tant de ravages dans notre famille. » Il est regrettable qu'elle ne donne pas de précisions.

En outre, le père se montra toujours violent et soupçon-

(1) *Vie de Dostoïevsky*, par sa fille.

neux : « En dépit de sa bonté, il se montrait exigeant, peu patient, souvent même emporté à l'extrême. A la moindre erreur, il éclatait en reproches. » (1).

Du côté maternel, le peu que nous savons se doit à Strakhow. Elle était, dit-il, douce, affectueuse, réservée. Aimée Dostoïevsky nous dit seulement : « C'était une personne douce, jolie, soumise à son mari, entièrement dévouée à sa famille. Elle était frêle; ses nombreuses couches l'épuisèrent beaucoup. »

Cependant, son origine moscovite (c'était la fille d'un marchand de Moscou) peut laisser supposer quelques antécédents alcooliques, tare si commune alors en Russie. Nous émettons simplement cette hypothèse, sans y insister, car nous n'avons pu réunir aucune preuve de ce côté-là.

L'épilepsie de Fédor Michailovitch peut laisser supposer qu'à sa base se trouvaient quelques antécédents syphilitiques. Faute de documents, on ne peut avoir une opinion précise. Cependant cette hypothèse est peu probable. La mère, qui mourut jeune encore, eut 8 enfants : 4 fils et 4 filles. L'une d'elles, jumelle de Véra Dostoïevskaïa, était morte en naissant. Cette suite de maternités étant normale, il ne paraît guère possible d'invoquer la syphilis, tout au moins acquise par l'un ou l'autre des parents.

Dans les antécédents collatéraux, nous retrouvons encore l'alcoolisme. La fille de l'écrivain ne nous dit-elle pas : « Le fils aîné Michel et le fils cadet Nicolas héritèrent de la maladie de leur père. Mon oncle Michel, tout en buvant, pouvait au moins travailler; le malheureux oncle Nicolas, après avoir fait de brillantes études, n'a jamais pu rien faire et resta toute sa vie à la charge de ses frères et sœurs. » Elle ajoute : L'oncle Nicolas était trop nul; le pauvre homme ne pensait qu'à sa bouteille. »

Il est incontestable que l'alcoolisme joua un très grand rôle

(1) Cité d'après Serge Persky, *Vie et œuvres de Dostoïevsky*.

dans l'hérédité de Dostoïevsky. La fille de l'écrivain l'avait fort bien compris lorsqu'elle dit : « L'alcoolisme de mon grand-père fit le malheur de presque tous ses enfants. L'épilepsie de mon père, qui le fit tant souffrir, est probablement due à cette cause. » Et plus loin : « Cette maladie resta dans la famille de mon oncle Michel; la seconde et la troisième génération en furent atteintes. Le fils de ma tante Barbe était si bête que sa bêtise frisait l'idiotie. Le fils aîné de mon oncle André, jeune et brillant savant, est mort de paralysie progressive ⁽¹⁾. Toute la famille Dostoïevsky souffrait d'une excessive nervosité. »

Les antécédents personnels. — Ce passé était lourd de charges. Fédor Michailovitch, dès son enfance, en a supporté le poids. Tout jeune, il fait preuve d'une extraordinaire nervosité. Son frère Michel nous dit à ce sujet : « Pendant ces voyages, Fédor était en proie à une sorte de fièvre. Il se plaçait constamment sur le bord du siège. A tous les arrêts, quelque brefs qu'ils fussent, il sautait à bas de la briska pour s'échapper à travers champs ou tourner autour des chevaux avec le cocher. » De même, à la maison, il fait preuve de turbulence. Il était, de plus, sujet aux terreurs nocturnes et avait une peur malade de l'obscurité. Cependant des détails précis manquent à ce sujet. Fait beaucoup plus certain, raconté par son frère, lorsqu'il était encore enfant, Fédor avait coutume de disposer, avant de se coucher, de petits morceaux de papier sur lesquels il écrivait qu'il craignait de tomber en léthargie durant son sommeil et demandait qu'on ne l'enterrât qu'après un délai de cinq jours. Il eut en outre des hallucinations. L'une d'elles, assez typique, est racontée par Dostoïevsky dans son *Journal d'un écrivain* : « Ayant pénétré au plus profond des broussailles, j'entendis tout près, à une trentaine de pas, un paysan qui

(1) Nous citons intégralement.

conduisait sa charrue. Soudain, au milieu du profond silence, je perçus nettement et distinctement : « Au loup ! » Je poussai un cri, moi aussi, et, terrifié, appelant de toutes mes forces, je courus vers la clairière, dans la direction du laboureur. »

Son caractère, dès son enfance, était extrêmement volontaire et emporté. Il ne manquait pas non plus d'enthousiasme. Un fait rapporté par son père en témoigne : « J'ai déjà dit que Fédor était trop ardent. Il défendait ses convictions avec énergie et, en général, il se montrait assez vif dans ses propos. Quand il se livrait à des manifestations de ce genre, mon père lui faisait remarquer : « Prends garde, Fédor, tu finiras par porter la casquette rouge. » (1).

Le caractère ardent et impressionnable du jeune Dostoïevsky devait, sous l'influence du milieu, s'aviver jusqu'à l'exagération. Le père, exigeant et emporté, tenait ses fils sous une dure tutelle, dans une surveillance des plus étroites. Il leur transmettait son caractère soupçonneux, et par sa manière d'agir développait et fortifiait ce germe. Il leur répétait trop souvent que la vie est une lutte nuisible et âpre, où l'homme succombe à la moindre faute. Des suggestions de ce genre ne pouvaient qu'impressionner l'âme sensible du futur écrivain.

Aussi, plus tard, à l'école des ingénieurs, loin de la tutelle paternelle, Dostoïevsky donne-t-il l'impression de vivre une existence tout intérieure. Sa correspondance, ses pensées de jeunesse pourraient faire croire qu'il habite un « souterrain ». Il ne se lie pas avec les autres élèves; ses distractions favorites sont les promenades et les rêveries solitaires. Un de ses camarades en témoigne : « Fédor Dostoïevsky se tenait très à l'écart des maîtres et de ses condisciples. Même dans la classe supérieure, on le voyait presque toujours seul, assis à sa petite table, étudiant, ou se promenant dans les salles d'étude, les mains croisées derrière le dos et la tête baissée. Les coutumes de l'Ecole des ingénieurs, qui admettaient la domination des

(1) Casquette de soldat. Pour punir les crimes politiques et autres, on incorporait les coupables, leur peine purgée, dans l'armée active.

anciens élèves sur les cadets, les orgies, les querelles, lui déplaissent souverainement. Il produisait lui-même sur ses camarades l'impression d'un mystique, d'un idéaliste; il préférait se tenir à l'écart. » Ces faits, il les reconnaît d'ailleurs lui-même quelques années plus tard, lorsqu'il dit : « Toute la soirée, j'ai été accablé par le souvenir des années de baignade de ma vie scolaire. Mes parents avaient fourré dans cette école l'enfant orphelin abasourdi par leurs reproches, déjà pensif, silencieux, et qui examinait tout ce qui l'entourait d'un regard sauvage. » Déjà la mélancolie, la défiance envers la vie, envers soi-même, une émotivité follement prodigue, un amour-propre à rebours, sont les traits dominants de ce caractère morbide. Il va en être ainsi jusqu'en 1850, date de son départ pour la Sibérie.

Jusqu'à cette date, Dostoïevsky paraît être en période d'incubation de sa maladie, incubation qui évolue en *crescendo*. Cependant, E.-M. de Vogüé, dans le *Roman russe*, prétend que très tôt, au dire d'un ami de jeunesse, Fédor Michailovitch aurait présenté des crises d'épilepsie. La fille de l'écrivain place le début de la maladie en 1849. La première crise aurait été provoquée par les conditions suivantes : Le père Dostoïevsky avait pris sa retraite dans une de ses propriétés. Brutal et ivrogne, il maltraitait fort ses serfs. Ceux-ci, pour se venger, l'assassinèrent dans des circonstances assez mystérieuses. D'après les traditions de famille, Fédor aurait eu sa première attaque en apprenant cette mort.

Cependant, dans la suite, il n'est plus fait mention de nouvelles crises. Vraisemblablement, jusqu'à son séjour en Sibérie, le célèbre écrivain ne présenta qu'un état névropathique prononcé. Il situe d'ailleurs lui-même sa première attaque à la fin de sa première année de baignade. Quoique la mémoire des épileptiques soit assez infidèle, c'était là un événement suffisamment important pour en garder le souvenir.

Nous relevons à l'appui de cette opinion d'assez nombreux symptômes. Tout d'abord, des tremblements et une nervosité exagérée : « Dostoïevsky vint chez nous pour la première fois

un soir. Au premier coup d'œil, il se révélait excessivement nerveux et impressionnable. Il était d'une taille peu élevée, blond, maigrelet et d'aspect maladif; ses petits yeux gris couraient d'un objet à l'autre avec inquiétude et ses lèvres blêmes avaient d'étranges contractions. » (1).

Au point de vue des manifestations sensitivo-sensorielles, nous savons qu'il était sujet aux céphalalgies et nous avons déjà signalé ses hallucinations. Il paraît avoir présenté en outre des algies viscérales. En 1846, il écrit en effet à son frère : « En ce moment, ma santé me donne de grandes craintes. Palpitations atroces du cœur. » Plus tard, incarcéré à la forteresse Pierre et Paul, il dit à nouveau : « Je ressens dans la poitrine une douleur que je n'avais pas auparavant. » Enfin, Gaston Loygne rapporte, dans sa thèse sur Dostoïevsky (Lyon, 1903-1904), qu'il était sujet à des spasmes de la glotte : « De temps en temps, je ressens quelque chose qui me serre à la gorge. »

On relève même des manifestations psychiques : sa tristesse, ses phénomènes d'excitation et de dépression morale alternés, dont il parle très souvent dans ses lettres. Les obsessions complètent en outre la description de son état mental. L'idée que la folie le guette le tourmente : « Je ne sais pas si mes idées mélancoliques se dissiperont jamais. D'ailleurs, j'ai un projet : je vais devenir fou..., c'est la meilleure issue à ma situation. » Le suicide l'obsède aussi; en 1838, n'écrit-il pas à son frère : « Il me semble que notre monde est le purgatoire d'esprits célestes, assombris par une pensée coupable. Il me semble que le monde a pris un sens négatif et que d'une haute et belle spiritualité est sortie une satire. Ne voir qu'une dure enveloppe, sous laquelle languit l'univers, savoir qu'un seul élan de volonté suffit pour la briser et se confondre avec l'éternité ! c'est affreux ! Que l'homme est lâche ! Hamlet ! Hamlet ! » La fille de l'écrivain raconte en outre dans la biographie de son père que bien des fois il avait répété à ses amis qu'il

(1) *Mémoires littéraires*, de Mme Panaïef.

était prêt à se suicider, mais que son arrestation l'avait sauvé.

Ce tableau névropathique de Dostoïevsky est encore complété par les vertiges. Les renseignements sont peu précis à ce sujet; cependant l'écrivain paraît en avoir souffert. De la forteresse Pierre et Paul, il écrit à son frère : « La nuit surtout, mon impressionnabilité s'accroît; j'ai des cauchemars interminables depuis peu; il me semble que le plancher vacille sans cesse sous moi et que je suis dans une cabine de bateau. »

Il est en outre à remarquer que son état d'esprit fut fortement influencé par le dénuement presque complet dans lequel il vivait. De nombreuses lettres en témoignent soit à l'Ecole des ingénieurs : « Tu te plains de la misère, frerot ! Moi je ne suis pas riche non plus. Le croiras-tu ? en allant au camp, il ne me restait pas un kopeck en poche. En route, j'ai pris froid et je n'avais pas de quoi m'acheter un verre de thé. Et j'avais aussi bien faim... », soit plus tard, après sa démission, au début de sa carrière littéraire : « Quant à moi, c'est toujours le même refrain : pas un kopeck, des dettes ! »

En dehors de toute cette misère, qui a sans doute eu une influence, les symptômes précédemment cités, joints à la détresse morale de Fédor Michailovitch, permettent de diagnostiquer presque à coup sûr un état névropathique. Nous savons que ces états retentissent plus sûrement et plus fortement sur l'intellect que les attaques convulsives. Ainsi, jusqu'à sa déportation, l'état mental de l'écrivain ne va cesser d'empirer. L'altération de son psychisme prend une tournure grave. Il suit sans cesse des traitements. Tantôt il croit devenir fou, tantôt il se déclare phtisique. Ses craintes seules pouvaient suffire à le rendre malade. Sa distraction favorite est la lecture des livres de médecine, grâce auxquels il se découvre les pires symptômes. Avec une impatience morbide, il attend de la vie un choc, une secousse. Ça et là, dans ses lettres, il s'écrie : « Quand tout cela changera-t-il ? Quand tout cela finira-t-il ? » Cet état d'esprit va subsister jusqu'à son départ pour le bagne, où devaient apparaître ses premières crises. Les renseignements sont exacts à ce sujet. Dans sa correspondance,

Dostoïevsky situe nettement la première atteinte de son mal au début de son séjour en Sibérie. Il en parle notamment dans une requête qu'il adressa au tsar.

Apollon Maïkof, un de ses amis intimes, remarque que la détention lui fut très utile. André Gide admet entièrement cette opinion. Fédor Michailovitch le reconnaît lui-même : « Le grand air, la fatigue quotidienne, l'habitude de porter de lourds fardeaux, devaient me fortifier. Je ne me trompe pas, le travail et le mouvement me furent très utiles. » Certes son tempérament reste le même, inégal, impressionnable, mais son état mental a changé. Est-ce la solitude, le calme, la vie au grand air qui le firent ainsi se résigner jusqu'au plus profond de sa philosophie et le transformèrent ?

Plus vraisemblablement, c'est qu'à partir du bagne, une épilepsie franche, se traduisant par des crises nettes, a remplacé l'état névropathique qui depuis longtemps travaillait ses sens et avait sur son esprit de si fâcheuses conséquences. Un choc émotionnel violent paraît être à l'origine de cette transformation : l'atroce comédie dont il fut une des victimes lors de l'affaire Petrachevski. Expliquons-nous à ce sujet. Dostoïevsky avait été compromis dans cette affaire, purement politique, vraisemblablement de peu d'importance, mais qui, dûment exagérée, prit le rang de complot contre la sûreté de l'Etat. Après dix-huit mois d'enquêtes, les accusés furent jugés par la cour martiale. Aucun d'eux ne connut la sentence qui fut prononcée. Le 22 décembre 1849, ils furent tous conduits devant un échafaud. La sentence leur fut communiquée : ils étaient condamnés à être fusillés. La vue du pope, qui les invita à se confesser, dissipa leurs derniers espoirs. Trois condamnés furent liés aux poteaux. Devant chacun d'eux se placèrent un officier et quatre soldats. Les fusils se braquèrent. C'est à ce moment seulement que l'exécution fut suspendue (1). Immédiatement après cette lugubre comédie, Fédor

(1) Lorsqu'on détacha les condamnés, l'un d'entre eux était devenu fou.

Michaïlovitch partit pour la Sibérie, où il devait purger quatre ans de travaux forcés.

Les horreurs du voyage et les rigueurs du bagne trouvèrent ensuite dans ce choc psychique un catalyseur suffisant pour faire éclater nettement l'épilepsie. La transformation du mal qui couvait en lui depuis longtemps et l'oppressait devait avoir d'heureuses conséquences. Désormais, en dehors des crises, l'esprit de Dostoïevsky ne laissera guère percevoir des symptômes de morbidité. A ce sujet, la fille de l'écrivain nous dit : « L'épilepsie de mon père, qui s'était enfin déclarée, avait calmé ses nerfs. Il souffrait beaucoup pendant ses crises, mais en revanche son esprit devenait plus lucide, plus calme. »

Le mal sacré de Dostoïevsky. — L'aura ⁽¹⁾ affecte chez le célèbre écrivain une forme mystique. Les renseignements sont précis à ce sujet. Il écrit lui-même : « Vous autres, gens bien portants, ne soupçonnez pas le bonheur que nous éprouvons, nous autres, épileptiques, une seconde avant l'accès. Je ne sais si cet état bienheureux dure des secondes, des heures ou des mois, mais croyez-en ma parole, je ne le céderais pas pour toutes les joies de la terre. » Ailleurs, il dit encore : « Pendant quelques instants, je ressens un sentiment de bonheur que je n'éprouve jamais dans mon état normal et dont on ne peut se faire aucune idée. C'est une harmonie complète en moi et dans le monde entier, et ce sentiment est si doux, si fort, que, je vous l'assure, pour quelques secondes de cette félicité, on peut bien donner dix années de sa vie, voire sa vie tout entière. » Son ami Strakhof affirme qu'avant ses crises il avait des minutes de ravissement infini.

On peut encore remarquer que Fédor Michaïlovitch s'est souvenu de cette aura lorsqu'il nous décrit les crises du prince Myschkine dans *l'Idiot* : « Il songea à un phénomène qui précédait ses attaques quand celles-ci se produisaient à l'état

(1) Nous faisons remarquer que, le plus souvent, l'aura n'est pas consciente chez les épileptiques. Dostoïevsky a échappé à cette règle.

de veille : Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des moments où son cerveau s'enflammait tout d'un coup, pour ainsi dire, et où ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente, était presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair. Toutes les agitations se calmaient, toutes les perplexités se résolvaient d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sérieuse et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée. Dans ce dernier moment de conscience, le malade pouvait se dire en connaissance de cause : oui, pour ce moment, on donnerait toute sa vie. » On peut faire la même remarque que précédemment pour Kiriloff, dans les *Possédés* : « Il y a des moments, et cela ne dure que cinq à six secondes, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle. »

La crise, chez Dostoïevsky, est marquée par le cri initial. Strakhof, qui a assisté à plusieurs des attaques de l'écrivain, dit à ce sujet : « Il me parlait de choses nobles et consolantes et lorsque je l'approuvais, il tournait vers moi un visage inspiré. Tout à coup il s'arrêta, la bouche ouverte, comme s'il cherchait un mot. Je le regardais avec une attention soutenue, attendant ce qu'il allait dire. Mais de sa gorge sortit un son étrange, sauvage, prolongé, et il tomba sans connaissance sur le parquet. » Anna Grigorievna, la deuxième femme de l'écrivain, est peu loquace quant à la description des crises. La première à laquelle elle assista avait dû cependant frapper son imagination, puisqu'elle la raconte dans ses mémoires : « Fédor Michailovitch, particulièrement animé, s'entretenait avec ma sœur. Tout à coup, il s'interrompit au milieu d'une phrase, pâlit, s'appuya au divan et commença de s'incliner de mon côté; brusquement, un cri effrayant retentit, un cri qui n'avait plus rien d'humain, un hurlement, pour mieux dire. » Elle ajoute ensuite : « Je saisis Fédor par les épaules et l'obligeai de toute mon énergie à s'asseoir sur le divan. Mais quelle ne fut pas ma stupeur de voir le corps insensible glisser à terre au moment où je n'avais plus

la force de le retenir, » Dans les deux crises que nous venons de décrire, le cri et la chute sont nettement marqués. Il arriva à Dostoïevsky, comme à tous les épileptiques, de se blesser en tombant. Un fait nous est connu : Au cours d'une crise, il se fit, en tombant sur un objet pointu, une forte blessure à l'œil droit. Le professeur Young, qui le traita, prescrivit des gouttes d'atropine (1).

La phase de convulsions ne fait pas non plus défaut. Grâce à sa femme, nous connaissons quelques détails : « Repoussant la table, sur laquelle se trouvait une lampe allumée, je donnai au malade la possibilité de s'étendre sur le plancher, puis, assise à côté de lui tout le temps que durèrent les convulsions, je gardai sa tête sur mes genoux. » Elle dit ailleurs : « A 5 h. 10, Fédor se mit à crier tout à coup. J'ai bondi, j'ai couru à lui; il a bientôt cessé de crier, mais il avait des convulsions terribles. Les bras étaient tout contractés et les jambes aussi. »

Nous n'avons pas de renseignements précis sur la phase comateuse. Mais les phénomènes consécutifs à la crise, qui constituent l'état crépusculaire, sont nettement marqués. Sa femme dit à ce sujet : « Peu à peu, les convulsions cessèrent; Fédor Michailovitch revint à lui. D'abord il ne comprit pas où il se trouvait, même il avait perdu l'usage de la parole. Il faisait effort pour dire quelque chose, mais prononçait un mot pour un autre. » Dostoïevsky lui-même nous parle de cet état; nous citons d'après sa correspondance : « Mais la crise passée, mes sensations deviennent extrêmement douloureuses. Je ne parviens qu'à grand'peine à maîtriser mon angoisse, mon impressionnabilité. »

Dans une lettre de Genève, en 1871 : « Je travaille avec acharnement, dit-il, mais les attaques prennent le dessus et,

(1) La pupille ainsi dilatée donnait à son regard une expression étrange qui avait vivement frappé Anna Grigorievna lors de sa première entrevue avec l'écrivain. Elle rappelle ce fait dans ses souvenirs.

après chacune d'elles, je suis plusieurs jours avant de pouvoir rassembler mes idées. » De Genève encore, il écrit après une de ses attaques : « N'est-ce pas atroce ? je suis là dans mon fauteuil, la tête lourde, les membres brisés, incapable de tout effort sérieux. »

Nous pourrions multiplier les citations. Ses lettres en foisonnent. Torpeur, hébétude, céphalées, ont nettement existé après les crises.

Autant que l'on peut s'en rendre compte par sa correspondance et par ses biographies, la fréquence et l'intensité des crises furent extrêmement variables. Dostoïevsky ne suivit vraisemblablement aucun traitement, ce qui expliquerait la diversité de ses attaques. Il est à noter, cependant, qu'il ne buvait jamais d'alcool. Aussi y était-il très sensible; ses crises prenaient alors une allure beaucoup plus violente. Rapportons-nous aux *Mémoires* de sa femme : « Les docteurs virent la cause de son extraordinaire excitation dans la quantité de champagne qu'il avait absorbée au cours des dîners et soirées organisés en l'honneur des nouveaux époux ! Le vin agissait terriblement sur lui et il n'en buvait jamais. » Les contrariétés, les discussions agissaient dans le même sens. Anna Grigorievna dit à ce sujet : « Les créanciers lui disaient des insolences, le menaçaient de saisie et de prison. Après ces entrevues, Fédor Michailovitch était au désespoir et se promenait dans sa chambre des heures entières en s'arrachant les cheveux des tempes (c'était son geste habituel dans les moments de forte agitation). Le lendemain, il avait inmanquablement une crise d'épilepsie. »

L'ensemble des détails que nous venons de donner, et qui constituent autant de symptômes, nous entraînent fatalement à la conclusion suivante : Dostoïevsky était atteint d'une épilepsie avérée. Ce diagnostic qui paraît s'imposer est loin d'être accepté par tous. Un deuxième diagnostic que nous allons essayer d'éliminer a, en effet, été émis par Sigmund Freud.

Dostoïevsky et la psychanalyse. — Freud a voulu voir dans la maladie de Dostoïevsky les symptômes d'une névrose avancée. Les crises ne seraient que les manifestations d'une hystéro-épilepsie, d'une hystérie grave. Pour arriver à ce diagnostic, il se base sur les faits suivants : pas de morsure de la langue, pas d'incontinence d'urine, pas de déchéance intellectuelle, grande variabilité dans l'intensité et la fréquence des crises. Cette remarque n'est que très exacte. Il est à noter que, d'après la correspondance de l'écrivain et des nombreuses biographies qui ont paru sur lui, jamais il n'est fait mention de ces symptômes ⁽¹⁾. Mais Sigmund Freud paraît oublier que l'épilepsie est une maladie excessivement complexe et qu'elle se présente très rarement avec un ensemble de symptômes qui soit complet. Le champ des syndromes épileptiques est vaste et, s'ils se rapprochent tous par des points communs, il n'en est pas moins vrai qu'ils échappent presque tous au type classique. Quant à la stabilité dans les crises, elle est surtout régie par les conditions extérieures souvent indépendantes du sujet et même du traitement. L'épilepsie plus que toute autre maladie est soumise à l'habitude. Tel individu qui aura une existence bien réglée présentera des crises régulières quant à leur intensité et à leur fréquence. Sortons-le du milieu auquel il est accoutumé, livrons-le à l'imprévu qui apportera l'excitant nécessaire, et du coup l'équilibre sera rompu. Il n'y aura plus de stabilité dans l'évolution de la maladie. Ce sont là des faits d'expérience que Sigmund Freud ne prend pas en considération. Et pourtant il devait savoir que la vie de Dostoïevsky n'offrit rien de régulier. Elle fut un perpétuel tourbillon. Un simple aperçu sur la biographie qui se trouve en tête de notre thèse suffit à le prouver. Fédor Michailovitch voyage énormément, trouvant ici le repos qui aurait pu calmer ses nerfs malades, ailleurs la misère et les soucis qui vont agir comme autant d'excitants. Pour ne citer qu'un simple fait, à Genève,

(1) En général, d'ailleurs, il rebute aux familles de les avouer.

dont le climat lui était défavorable, nous voyons ses crises redoubler.

Mais Sigmund Freud va beaucoup plus loin dans son interprétation. Il donne à la crise la valeur d'un châtimement. Il y arrive par le processus suivant : Dostoïevsky craignait de tomber en léthargie (1). La psychanalyse nous apprend que la crise de léthargie indique une identification avec un mort ou une personne dont on souhaite la mort. Toujours d'après la psychanalyse, cet autre est en général le père, quand il s'agit d'un garçon. La crise dite hystérique devient ainsi un châtimement que l'on s'inflige pour avoir désiré la mort du père détesté. Il se produit dans le subconscient une tendance ambivalente : haine du père qui pousse le fils à se débarrasser de lui, avec en plus une certaine dose de tendresse. On voudrait être à la place du père, parce qu'on l'aime, on voudrait être semblable à lui, parce qu'on désire le supprimer. Cette dualité dans l'inconscient forme la base du sentiment de culpabilité.

Freud fait remarquer, à juste titre, que Dostoïevsky, après ses crises, ressentait ce sentiment : « Mais la crise passée, mes sensations deviennent extrêmement douloureuses; je ne parviens qu'à grand'peine à maîtriser mon angoisse, mon impressionnabilité. Il me semble alors que quelque chose d'infiniment lourd pèse sur moi; il me semble avoir commis une faute énorme, un crime monstrueux (2).

D'après la psychanalyse, tout châtimement réel devrait supprimer la crise d'hystérie. De ce fait, durant les années de bagne, les souffrances de la détention considérées comme châtimement devaient faire disparaître toute trace d'épilepsie. Freud nous dit lui-même : « S'il est vrai que Dostoïevsky n'eut pas de crises en Sibérie, cela confirme l'hypothèse selon laquelle elles étaient un châtimement. » Malheureusement pour cette théorie les premières attaques datent de la *Maison des morts*. Durant ses années de bagne, Fédor Michailovitch fit

(1) Fait déjà cité.

(2) Extrait d'une lettre de Dostoïevsky.

de nombreux séjours à l'infirmerie. Sans vouloir empiéter sur la vérité, on peut supposer que c'est à la suite de certaines de ses crises, peut-être plus violentes, qu'il y fut admis.

A l'appui de son hypothèse, Freud fait encore intervenir la passion du jeu dont souffrit durant dix ans l'illustre écrivain. Pour plus de compréhension, nous citons intégralement : « Dostoïevsky savait que l'essentiel était le jeu en lui-même, le jeu pour le jeu. Tous les détails de sa conduite passionnée et déraisonnable nous le prouvent, et autre chose encore : Il ne s'arrêtait point qu'il n'eût tout perdu. Le jeu était pour lui un moyen de se châtier lui-même.

Mille fois il fit à sa femme le serment de ne plus jouer ou de ne plus jouer ce jour-là et très rarement il tint parole. Quand par ses pertes de jeu il l'avait, ainsi que lui-même, entraînée dans la plus grande misère, il en résultait pour lui une seconde satisfaction pathologique : il pouvait devant elle s'accuser, s'humilier, la prier de le mépriser, la plaindre de l'avoir épousé, lui, le vieux pécheur. Puis le lendemain, après avoir soulagé sa conscience, il se remettait à jouer. Et la jeune femme s'accoutuma à ce cycle, parce qu'elle avait remarqué que la production littéraire, qui seule pouvait les sauver, ne se réalisait jamais avec autant d'aisance que lorsqu'ils avaient tout perdu et engagé leur suprême avoir chez l'usurier.

» Quand son sentiment de culpabilité était apaisé, grâce au châtiment qu'il avait attiré lui-même, alors libéré il pouvait se remettre au travail et se permettre de faire quelques pas sur le chemin du succès. »

En s'en tenant purement à la psychanalyse, il devient très difficile de comprendre comment Dostoïevsky peut présenter encore des crises d'hystéro-épilepsie après avoir apaisé son sentiment de culpabilité. Puisqu'il y avait, en quelque sorte, équivalent de la crise, celle-ci ne devait pas avoir lieu. Rien n'est plus faux. Dans les nombreuses lettres que Fédor Michailovitch écrivit des différentes stations de jeu où il séjourna, il relate assez fréquemment de nouvelles attaques.

D'ailleurs, même en se tenant strictement au point de vue de la production littéraire, on peut expliquer cette facilité de travail après les pertes de jeu. A ce moment, plus qu'à tout autre, l'écrivain sentait le besoin d'argent et il n'avait que sa plume pour en gagner.

Autre fait difficile à expliquer d'après la théorie de Freud. Comment se fait-il que brusquement Dostoïevsky se soit débarrassé de sa passion du jeu, de cette passion qui lui procurait un équivalent de la crise? Une perte d'argent doit cependant être moins dure qu'une attaque d'épilepsie. Il est avéré, d'après les *Mémoires* de sa femme, qu'après 1874, l'écrivain russe ne joua plus. Et pourtant, il fit encore plusieurs séjours dans des villes d'eaux où il aurait pu satisfaire sa funeste passion.

Il faut aussi remarquer que c'est à partir de cette date que son épilepsie semble décroître. C'est qu'à partir de cette année, sa vie devient plus régulière, plus ordonnée; les dettes disparaissent. Avec elles s'en vont la misère et les ennuis. Le calme, le bien-être les remplacent. Une vie moins agitée devait fatalement avoir une heureuse influence sur sa maladie.

Nous n'avons pas voulu, dans ce chapitre, combattre en quoi que ce soit la psychanalyse. Nous ne voulons nullement la critiquer. Nous avons seulement essayé de démontrer que l'hypothèse de Freud était excessivement exagérée sinon fausse. Nous devons cependant à la vérité de reconnaître que Dostoïevsky fut toujours d'une très grande névropathie.

A notre avis, la maladie dont a souffert Dostoïevsky est l'épilepsie. Les symptômes en sont très nets : aura émotionnelle à type mystique, perte de connaissance avec cri et chute brutale, convulsions, phase comateuse, phase crépusculaire. Autres symptômes très importants, qui ne sauraient expliquer l'hypothèse de Freud, sont les crises pouvant survenir pendant le sommeil. Ces attaques nocturnes, d'après M. le Professeur Sabrazès, constituent la signature même de l'épilepsie. Et d'après Anna Grigorievna, nous savons que les crises se produisaient rarement le jour, beaucoup plus fréquemment la nuit.

A la base de cette maladie se trouve vraisemblablement une tare alcoolique héréditaire. Nous savons, depuis les travaux de Magnan, que l'alcoolisme joue un très grand rôle dans les antécédents de l'épilepsie. Comme nous n'avons pas pu déceler d'antécédents syphilitiques, facteur aussi très important, il est à croire que c'est à la tare alcoolique que Dostoïevsky dut son « mal sacré ».

Les autres maladies de Dostoïevsky. — D'autres affections frappèrent le célèbre écrivain. Cette étude médicale ne serait pas complète si nous les passions sous silence, sans toutefois revenir sur ce qui a été dit.

En 1849, alors détenu à la forteresse Pierre-et-Paul, il souffre d'hémorroïdes. Plusieurs lettres écrites à son frère en font foi. « Je ne puis rien dire de bon de ma santé. Voici bientôt un mois que je vis d'huile de ricin; mon mal de ventre est atroce. » Ailleurs il écrit : « Je souffre beaucoup d'hémorroïdes et j'éprouve aussi une douleur à la poitrine que je n'avais pas auparavant. » « Ma santé est bonne, sauf mes hémorroïdes et mon énervement qui va *crescendo*. » Dans sa correspondance postérieure, il ne fait plus mention de cette infirmité. Il est vraisemblable qu'avec le temps elle s'atténua et finit par disparaître.

Une deuxième maladie, beaucoup plus grave, et qui dura jusqu'à sa mort, fut l'emphysème. La première atteinte de ce mal est relatée dans les *Mémoires* de sa femme, en 1867, lors de leur séjour à Genève. Essayons d'établir l'historique de cette affection. D'après les divers renseignements que nous avons sur Dostoïevsky, nous savons qu'il était de faible constitution. Dans sa jeunesse, nous le voyons plusieurs fois souffrir du froid. Il écrit à ce sujet à son frère : « En route j'ai pris froid et je n'avais pas de quoi m'acheter un verre de thé. » Dans une lettre à son père : « Quand on est trempé par la pluie sous une tente de toile, par le mauvais temps, ou quand on revient de l'exercice fatigué, transi de froid, et qu'on n'a point de thé, on peut tomber malade : ce qui m'est arrivé aux

manœuvres l'an passé. » A la maison de force, il mentionne plusieurs séjours à l'infirmerie, peut-être à cause de son épilepsie, mais aussi, sans doute, pour quelque atteinte pulmonaire. N'écrit-il pas dans la *Maison des morts* : « Pour une ventouse, il faut faire douze incisions qui ne sont nullement douloureuses si on emploie une machine, car elle les pratique instantanément. Avec la lancette, c'est une autre affaire; elle ne coupe que lentement et fait souffrir le patient. Je l'ai éprouvé moi-même; outre le mal, cela irritait et agaçait. »

Beaucoup plus tard, en 1867, nous le voyons en hiver porter ses vêtements les plus chauds au mont-de-piété pour en retirer un peu d'argent. Une histoire typique est racontée à ce sujet dans les *Mémoires* de sa femme. Elle se termine par cette phrase : « Fédor Michailovitch m'avoua, en guise d'explication, avoir engagé sa pelisse cinq ou six fois les hivers précédents et avoir porté un pardessus d'été sans dommages. » Dans les années d'exil volontaire, ce fait se reproduisit assez souvent. A Baden-Baden, par exemple, nous le voyons engager son manteau chez un usurier pour huit florins.

Fullop Miller signale, en outre, que l'hiver que Dostoïevsky passa à Genève fut d'une rigueur exceptionnelle et que, durant ces quelques mois, il n'avait même pas assez d'argent pour faire du feu dans sa chambre. Nous pouvons déduire de ces faits que, très vraisemblablement, l'emphysème dont souffrit l'écrivain fit suite à une bronchite chronique contractée et entretenue dans des conditions de misères exceptionnelles.

En 1874, les symptômes s'accusent nettement. Rapportons-nous aux *Mémoires* d'Anna Dostoïevskaïa : « Obligé par les affaires du *grajdanine* de sortir par tous les temps et d'attendre des heures entières dans les salles des correcteurs, qui étaient surchauffées, mon mari se refroidissait souvent. La toux légère dont il souffrait devint très aiguë et la respiration pénible. Il dut consulter le Professeur Kochlakoff, qui lui conseilla de se traiter par l'air comprimé dans la clinique du Docteur Simonoff. Ce moyen thérapeutique lui fut d'un grand

secours. » Au mois de juin de la même année, il part pour Ems pour faire une cure. Elle eut de bons résultats. La toux avait diminué, la respiration était plus profonde. Aussi, dans les années qui suivirent, retourna-t-il dans cette station pour se soigner.

En 1879, cependant, l'état de Dostoïevsky avait empiré. Voici ce qu'il écrit d'Ems à sa femme, à ce sujet : « Le Docteur Orth a trouvé qu'une certaine partie de mon poumon s'est déplacée, ainsi que le cœur, qui occupe aussi une autre position, encore que le cœur soit tout à fait en bon état et que ces déviations n'aient pas beaucoup de signification et ne présentent aucun danger réel. »

Peut-être nous trouvons-nous en présence d'un début de dilatation du cœur droit. Mais la cure n'eut pas les résultats attendus. Un de ses parents, le Docteur Snitkine, l'examina quelque temps après son retour en Russie et, raconte la femme de l'écrivain, « le mal avait fait des progrès terribles et, dans l'état actuel, l'emphysème était menaçant pour la vie de mon mari. Mon cousin Snitkine m'expliqua que les petits vaisseaux étaient devenus si minces et si cassants qu'ils pouvaient, à chaque instant, se rompre à la suite d'un effort physique et que c'est pour cette raison qu'il conseillait à Fédor Michailovitch d'éviter les mouvements brusques, de ne pas lever ni transporter d'objets lourds et de se garder en général de toute espèce d'émotion, agréable ou désagréable. » (1). Deux ans plus tard, cette funèbre prédiction devait se réaliser. Voici dans quelles circonstances. Le 26 janvier 1884, en déplaçant une étagère, Dostoïevsky eut une légère hémoptysie. La quantité de sang était minime, aussi ne voulut-il pas y attacher d'importance.

Dans l'après-midi, une nouvelle hémoptysie se produisit. Cette fois-ci, il se décide à faire appeler un médecin, qui arrive une heure plus tard : « Au moment où il se mit à examiner et à ausculter la poitrine du malade, une nouvelle hémorragie

(1) Cité d'après les *Mémoires* d'Anna Dostoïevskaïa.

se produisit, et cette fois si forte, que mon bien-aimé mari perdit connaissance. » (1). La journée du 27 se passa sans incidents. Le 28, nouvelle hémoptysie, qui se calme petit à petit pour reprendre avec violence quelques heures après. C'était la fin. Le Docteur Tcherepnine, qui arrivait à ce moment-là, ne put qu'entendre les derniers battements du cœur de Dostoïevsky.

Devant des faits et des symptômes si précis, un diagnostic s'impose. Fédor Michailovitch a succombé à des hémoptysies répétées, graves et profuses, puisque mortelles.

Nous avons essayé d'établir si la tuberculose n'avait pas, elle aussi, joué un rôle dans la maladie qui entraîna la mort de l'écrivain. Mais tous les documents sont restés muets à ce sujet. Tout ce que nous avons appris, c'est que la première femme de Dostoïevsky, Marie Isaïf, était morte phtisique. Les souvenirs d'Aimée Dostoïevskaïa sont précis à ce sujet : « Le changement de climat n'avait pas réussi à Maria Dimitrievna. L'air humide et marécageux de Pétersbourg développa la phtisie qui la guettait depuis longtemps. » Sans vouloir être affirmatif à ce sujet, il est probable que, dès 1856, Fédor Michailovitch se soit contaminé au contact de sa femme et que, par la suite, la tuberculose ait évolué de pair avec l'emphysème; cette maladie seule ne pourrait expliquer des hémoptysies avérées, profuses, mortelles. Anna Grigorievna signale en outre un amaigrissement marqué durant la dernière année de son mari. Ce dernier symptôme nous induit à croire qu'il a, sans doute, existé chez le célèbre écrivain quelques foyers de tuberculose, longtemps silencieux, qui se seraient réveillés brusquement pour évoluer d'une façon aiguë. Cette façon de voir, que partage M. le Professeur Sabrazès, est la plus vraisemblable. En effet, on peut observer des hémoptysies chez des emphysémateux, ayant en outre de la dilatation des bronches, et tenant à la modification de structure subie par la muqueuse

(1) D'après les *Mémoires* d'Anna Dostoïevskaïa.

chroniquement enflammée des cavités bronchiques, où stagne et se collecte du muco-pus. Cette éventualité est fort rare. Une bronchorrée fétide s'accusant par périodes trahit ce syndrome. Dostoïevsky ne paraît pas l'avoir présenté. Autrement fréquents et insidieux sont les retours de tuberculose chez les sujets ayant de la sclérose pulmonaire, de l'emphysème, sur un fond de vieille tuberculose fibreuse. Seuls l'examen en série des expectorations et l'inoculation au cobaye peuvent dépister, plus souvent qu'on ne le croyait autrefois, comme le fait a été mis en évidence par Léon Bernard, la tare tuberculeuse du passé.

DEUXIEME PARTIE

L'HOMME

« Oh! ne croyez pas à l'unité de l'homme. »

(DOSTOIEVSKY.)

Le physique. — Nous nous permettons de citer au début de ce chapitre un portrait de Dostoïevsky tel que le vit M. de Vogüé, lors d'une de leurs entrevues : « Le hasard m'a fait rencontrer souvent Fédor Michailovitch durant les trois dernières années de sa vie. Il en était de sa figure comme des scènes capitales de ses romans. On ne pouvait plus l'oublier quand on l'avait vue une fois. Oh! que c'était bien l'homme d'une telle œuvre et l'homme d'une telle vie! Petit, grêle, tout de nerfs, usé et voûté par soixante mauvaises années; flétri pourtant plutôt que vieilli, l'air d'un malade sans âge, avec sa longue barbe et ses cheveux encore blonds; et malgré tout respirant cette vivacité de chat dont il parlait un jour. Le visage était celui d'un paysan russe, d'un vrai moujik de Moscou. Le nez écrasé, de petits yeux clignotants sous l'arcade, brillants d'un feu tantôt sombre, tantôt doux; le front large, bossué de plis et de protubérances, les tempes renfoncées comme au marteau; et tous ces traits tirés, convulsés, affaissés sur une bouche douloureuse. Jamais je n'ai vu sur un visage humain pareille expression de souffrances amassées. Toutes les transes de l'âme et de la chair y avaient imprimé leur sceau; on y lisait mieux que dans le livre le souvenir de la maison des morts, les longues habitudes d'effroi, de méfiance et de martyre. Les paupières, les lèvres, toutes les fibres

de cette face tremblaient de tics nerveux. Quand il s'animait de colère sur une idée, on eût juré qu'on avait déjà vu cette tête sur les bancs d'une cour criminelle, ou parmi les vagabonds qui mendient aux portes des prisons. A d'autres moments, elle avait la mansuétude triste des vieux saints sur les images slavonnes.

« Tout était peuple dans cet homme, avec l'inexprimable mélange de grossièreté, de finesse et de douceur qu'ont fréquemment les paysans grands-russiens, et je ne sais quoi d'inquiétant, peut-être la concentration de la pensée sur ce masque de prolétaire. »

Ce portrait coïncide assez exactement avec ceux que nous donnent de Dostoïevsky André Gide et Stéphan Zweig; tel il est encore dans le célèbre tableau du peintre Sérof. Il est à remarquer que les différents auteurs qui se sont occupés de Fédor Michailovitch ont tous constaté l'extraordinaire nervosité qui se lisait sur son visage. On peut même dire que ce fut là le trait dominant de son caractère, qui fut aussi tourmenté que son physique.

Le caractère. — Il est assez difficile de savoir comment la nationalité influa sur Dostoïevsky. Sa fille Aimée ne fait intervenir que l'ascendance lithuanienne. Elle paraît avoir exagéré, car si Fédor Michailovitch ne fut de sang russe que par sa mère, au dire de Mme Hoffman ⁽¹⁾, son caractère fut par beaucoup de côtés essentiellement russe. Cette question est difficile à élucider. Nous la mentionnons seulement, sans chercher à entrer dans des considérations d'ordre ethnographique. Nous nous bornerons à esquisser un tableau du caractère de l'écrivain d'après les renseignements qui sont venus à notre connaissance ⁽²⁾.

Sa nervosité, déjà constatée d'après son physique, ne fait aucun doute. Dans la première partie de notre thèse, nous

(1) Cité d'après André Gide.

(2) Nous mentionnons à ce sujet que beaucoup de documents inédits qui auraient pu donner un jour nouveau sur l'écrivain ont disparu du fait de la révolution russe.

avons cité des faits concluants à ce sujet : Nous citons encore, d'après Mme Panaïef : « Il manifestait même une sorte d'esprit taquin, entamait des discussions avec tout le monde et contredisait ses interlocuteurs avec entêtement. Sa jeunesse et sa nervosité l'empêchaient de se dominer. » Avec l'âge, ce défaut ne s'amoindrit pas. Dostoïevsky conserva toujours un caractère irascible qui le poussa parfois à des extrémités regrettables. Son caractère maladif le prédisposait plus que tout autre à des emportements. Ses nerfs malades maintenaient un potentiel de colère qui ne demandait qu'à se déverser. Passe encore quand ces épanchements ne dépassaient que le seuil de la courtoisie ! Nous rapportons le fait suivant, d'après Gide : « Certain jour, m'a-t-on raconté, il sortait de son cabinet de travail, où il écrivait alors les *Possédés*, dans un état de grande excitation intellectuelle. C'était le jour de réception de Mme Dostoïevskaïa. Fédor Michailovitch fit inopinément irruption dans le salon, où nombre de dames étaient rassemblées ; et comme l'une d'elles, pleine de zèle, s'empressait, une tasse de thé à la main : « Que le diable vous emporte, avec vos lavasses ! » s'écria-t-il. »

Parfois ces emportements prirent une tournure beaucoup plus désagréable, autant que puisse le démontrer le fait suivant, tiré d'une lettre de Strakhoff à Tolstoï : « Il était méchant, vicieux, envieux et il passa toute sa vie dans des émotions et irritations qui l'eussent rendu pitoyable et même ridicule s'il n'avait pas été si méchant et si intelligent. En Suisse, devant moi, il maltraitait tellement son domestique que celui-ci, offensé, s'écria : « Je suis aussi un homme ! » Cette irritabilité anormale n'est que très conforme d'ailleurs avec le caractère des épileptiques.

Peut être aussi cette maladie fut-elle pour beaucoup dans son insouciance. Nous savons qu'en général, le choc émotionnel mis à part, l'épileptique est peu sensible aux éléments de la vie pratique. Ce côté de caractère ⁽¹⁾ est assez net chez

(1) Nous ne voulons pas être affirmatif à ce sujet.

Dostoïewsky. Il n'a jamais fait aucun cas du lendemain. Sa fille dit à ce sujet : « Malheureusement, mon père a toujours eu une idée fantaisiste de l'économie. Toute sa vie il dépensa l'argent qu'il avait sans se préoccuper comment il vivrait le lendemain. L'âge ne l'a pas corrigé. Ma mère avait beau protester, elle n'a jamais pu corriger son mari de sa prodigalité. »

Son amour-propre fut de tout temps exagéré, nous avons vu que le désir d'imposer son idée, de déployer sa personnalité, s'était manifesté de bonne heure et que déjà dans sa famille il n'avait pas l'habitude de se gêner avec les mots : « J'ai, dit-il, une telle présomption qu'il me semble qu'on m'arrache la peau et que l'air lui-même me fasse souffrir. » (1). Et lui qui supporte sans trop se plaindre quatre années de travaux forcés est atteint de ce narcissisme intellectuel dont parle Jules Gautier, toutes les fois que sa réputation est en jeu. Il soupçonnait tout le monde de jalousie; dans son esprit, chaque mot prononcé était destiné à rabaisser son œuvre et à le vexer. Le cœur plein d'une colère contenue, il chicanait sur chaque mot et déversait sur les envieux le fiel qui l'étouffait. Dans un accès de vanité, il s'imagine, avec son *Sosie*, avoir dépassé les *Ames mortes* de Gogol, et il s'écrie : « Mon nom vaut un million. Je fais comme saint Paul; on ne me loue pas, je me louerai moi-même. Inconnu du peuple russe, je serai connu de celui de l'avenir. » (2). Cet orgueil semble une revanche aux humiliations que lui apportait la misère et qu'il avoue tout au long de sa correspondance. Toujours à court d'argent, il est exploité par ses éditeurs. Ainsi, il souffre de voir ses productions littéraires maigrement payées en comparaison de celles des autres écrivains : « Comment se fait-il qu'avec tous mes besoins je ne touche que 100 roubles par feuille imprimée, alors que Tourgueneff, qui est riche, en touche 400? » (3). Cependant, avec l'âge, ce trait de caractère

(1) Rapporté par Merykowsky.

(2) Cité d'après Merikowsky.

(3) Extrait de sa correspondance.

paraît s'amoindrir. C'est que de jour en jour sa valeur s'affirme; dès lors, on n'a plus besoin de soupçonner sa vanité.

Dostoïewsky eut en outre une vitalité extraordinaire. La malchance ne parut pas l'atteindre. A chaque atteinte des événements, il n'éprouve qu'un abattement momentané. « Il me semble toujours que je vais seulement commencer à vivre, confesse-t-il dans une de ses lettres; c'est risible, n'est-ce pas. Quelle vitalité de chat. » Strakoff nous dit à ce sujet : « Il m'est arrivé de le voir après les moments les plus douloureux, après la suspension du journal, après la mort de son frère, dans des difficultés atroces à cause de ses dettes. Il ne perdait jamais complètement courage, et je crois qu'il est impossible de se représenter les circonstances qui auraient pu l'écraser. » C'est bien plutôt un instinct de conservation que l'habitude d'une volonté réfléchie qui lui permit de résister aux assauts de la maladie et de la misère. Ce n'est pas à proprement parler une confiance en soi illimitée ni un esprit de réaction ou de lutte contre les événements car dans aucun cas il n'attendit rien de la vie et ne chercha à précipiter les circonstances. En quelque sorte, c'est une vitalité innée. Aussi peut-on avec raison appliquer à Dostoïewsky les paroles qu'il met dans la bouche de Dimitri Karamazof : « Je vaincrai toutes les souffrances si seulement je puis me dire et me redire à chaque instant : Je suis, dans mille douleurs, je suis! Crispé par la torture, je suis! Je suis lié au poteau... mais je vis, je vois le soleil et si je ne le vois pas, je sais qu'il existe... Et savoir que le soleil existe c'est toute la vie. »

Cette vitalité passive est d'ailleurs intimement liée à son stoïcisme. Son séjour au bagne en fait foi; il le supporte avec une admirable sérénité. Et si parfois il s'élève contre les rigueurs du bagne, c'est beaucoup plus contre l'isolement de ces quatre années, contre la promiscuité que contre la souffrance physique. La lecture de l'Evangile, seul livre permis aux déportés, fut d'ailleurs pour lui d'une grande consolation. De même, jamais il ne se plaint de sa maladie. Beethoven

s'est plaint de sa surdité, Byron de sa jambe courte, Rousseau de sa maladie d'urètre et de vessie; chez Dostoïewsky, jamais une récrimination. Et pourtant, chaque crise le met, ou peu s'en faut, dans un état de morne stupidité, qu'il a dépeint dans le *Prince Myschkine* avec une franchise flagellante. Il est couché, les membres brisés; sa langue ne lui obéit plus, ni la plume à sa main. Et pourtant il a besoin de son talent pour vivre, mais jamais une plainte ne s'élève. Il mentionne sa maladie, mais ne se révolte pas contre elle. Jamais non plus il ne s'élèvera contre sa misère; il l'accepte avec stoïcisme. Il n'a pas le moindre mot de rancœur; il la subit sans murmurer. Quand parfois, dans ses lettres, une plainte s'élève, ce n'est pas pour lui, c'est pour sa fille, c'est pour sa femme : « J'ai faim... bien souvent... et nous n'avons pas de quoi acheter du pain. J'ai engagé mon paletot, mon veston, et hier (ne le dites à personne) j'ai dû engager mon pantalon pour obtenir l'argent nécessaire à l'envoi d'une dépêche. D'ailleurs moi je ne compte pas. Mais elle, elle, ma femme, elle nourrit l'enfant! Qu'arrivera-t-il si elle est obligée de mettre au Mont-de-piété sa dernière jupe de laine? La neige tombe depuis hier et il fait atrocement froid... Et ma pauvre Anna doit supporter cela pendant le premier mois de ses couches! » Ce stoïcisme est assez dans le caractère russe. Comme beaucoup de ses compatriotes, il est prêt à accepter le fait accompli et à s'en remettre au sort.

Sa volonté paraît avoir marché de pair avec ce sentiment de passivité. « Je comprends, dit Dimitri Karamazoff, qu'il faut aux êtres tels que moi les coups de foudre de la destinée et son lasso, une force extérieure qui les maîtrise. Jamais, de moi-même, je n'aurais pu me corriger, me relever. » Ces mêmes paroles, Dostoïevsky a dû les prononcer à chaque coup du sort. Dans toute circonstance, après un moment de lutte, il se soumet. L'esprit de réaction contre les éléments extérieurs paraît avoir été aboli en lui. Dans une lettre à Wrangel, ne dit-il pas : « O mon ami, je retournerais volontiers aux travaux forcés, pour y passer autant d'années que

la première fois, si je pouvais seulement payer mes dettes. » Cette faiblesse se fait même jour dans les moindres faits de son existence. Un jour, obsédé par des demandes d'argent de son beau-fils, il accepte, en plein hiver, de porter sa pelisse au mont-de-piété en échange de quelques roubles. La famille de son frère Michel exploita d'ailleurs cette faiblesse de caractère en maintes occasions. Nous remarquons enfin qu'après son second mariage, comprenant à juste titre combien ce peu de volonté lui était funeste, il abandonne à sa femme le soin d'éditer ses œuvres, de lutter contre les imprimeurs, contre les créanciers.

Ce trait de caractère se manifeste encore dans son amour du jeu. D'après Fullop Miller, la nécessité l'y poussa. Peut-être aussi la curiosité d'émotions inédites. Quoi d'étonnant qu'un homme tel que Dostoïevsky, harcelé par des soucis d'argent et des misères sans nombre, eût saisi avec passion la possibilité d'échapper, par n'importe quel moyen, à ses sempiternels tourments, d'y échapper en une fois par un coup de chance. La tentation de se rendre libre et indépendant par le jeu de hasard prit chez lui une telle force qu'elle tourna à l'idée fixe. Toujours misérable, toujours aux abois, harcelé par ses créanciers, il finit d'une manière presque fatale par demander son salut à la roulette. Sa faiblesse de volonté le maintint dans cette passion, car il eut toujours l'espoir qu'une chance extraordinaire allait le tirer de la misère. Bizarrerie de son caractère, son esprit, pourtant lucide, fut toujours très crédule à ce sujet. Il se rendait d'ailleurs très bien compte à quel point cette passion lui était funeste. Mais malgré tous les serments, toutes les promesses qu'il eût faits à sa femme, il retournait fatalement à la salle de jeu. De nombreuses lettres et les mémoires d'Anna Grigorievna en témoignent. Cette passion s'éteignit d'ailleurs aussi brutalement qu'elle était advenue. Dans les dix dernières années de sa vie, quoiqu'il en eût souvent l'occasion, il ne se laissa jamais plus entraîner.

La mémoire de Dostoïevsky paraît avoir été assez infidèle,

surtout après ses crises. Quand il lit ses manuscrits à sa femme et à ses amis, ceux-ci sont souvent obligés de lui faire remarquer les oublis importants commis dans l'obscurcissement des sens consécutifs à chaque attaque. Sa femme rapporte à ce sujet quelques anecdotes typiques : « Il avait été convenu que j'adresserais mon courrier au vieux domestique de notre maison, lequel devait le remettre à mon mari. Mais sous l'influence d'une crise Fédor Michailovitch avait tout à fait oublié cet arrangement. » Une autre fois, lors de la naissance de sa seconde fille, dans le bureau d'état civil il lui fut impossible de se rappeler le nom de jeune fille de sa femme. Il dut retourner chez lui et, par prudence, inscrire le nom de famille d'Anna Grigorievna sur un bout de papier. Dans sa production littéraire, ce défaut le gênait énormément. D'après Stephan Zweig, après une crise, il constata avec épouvante, alors qu'il était en train de recopier les *Possédés*, qu'il n'avait plus aucun souvenir des événements imaginés par lui, qu'il avait même oublié le nom de son héros.

Sa mémoire visuelle paraît surtout être la plus atteinte, car souvent il lui arrivait de ne pas reconnaître quelques-unes de ses connaissances. Au dire de sa femme, cela le gênait énormément dans ses relations. Après avoir cité un fait de ce genre dans ses mémoires, elle ajoute : « Combien d'ennemis ne se créa-t-il pas, dans le milieu littéraire, par la faute de cette absence de mémoire ! Cet oubli des visages qu'il rencontrait dans la société nous plaçait parfois dans des situations fâcheuses, et je devais m'excuser pour lui. »

Sa mémoire auditive paraît avoir été plus développée. Sa femme rapporte dans ses Mémoires qu'il chantait d'une voix juste et agréable les airs qu'il avait entendus.

D'ailleurs, cette faiblesse de mémoire ne paraît pas avoir eu une grande importance sur son caractère. Une imagination prodigue y remédiait suffisamment. Son penchant à la rêverie, que nous avons déjà signalé, ne pouvait que développer cette faculté. Il put la cultiver tout à son aise durant ses longues années de détention.

Quoique enclin à la rêverie, son activité fut cependant débordante. De tout temps il se livra au travail avec constance. Tout jeune, il a la passion de la lecture. A l'Ecole des ingénieurs, nous le voyons s'occuper de pair de littérature (il commença son premier roman à cette époque) et de sciences. Quoiqu'il n'éprouvât pour elles aucun enthousiasme, il dut cependant travailler avec conscience, puisqu'il sortit troisième de sa promotion. Plus tard, malgré tous les tourments qui l'accablent, il ne cesse encore de travailler. De la forte-resse Pierre et Paul, il écrit souvent à son frère pour lui demander des livres et lui parler des nouvelles qu'il est en train de composer. Pourtant il n'est pas poussé à ce moment par la misère.

Après son séjour en Sibérie, il n'a qu'une hâte : reprendre son métier d'écrivain, extrêmement pénible pour un homme comme Dostoïevsky, qui n'avait pas l'inspiration facile. Ce forçat du travail, cet esclave de l'emprunt qui, au temps de sa plus profonde détresse, écrivait trois romans gigantesques, est le plus consciencieux des artistes. Il raffole du travail de ciselage, du filigrane parfait; sous le fouet de la nécessité, il lime encore, il ajuste certaines pages pendant des heures. Mais avec combien de peine! Il déchire deux fois l'*Idiot*, bien que sa femme souffre de la faim et que la sage-femme ne soit pas payée. Souvent ce sont des nuits entières qu'il passe à corriger ses manuscrits. Son énorme production suffit d'ailleurs à nous prouver jusqu'où il pousse l'amour du travail. La mort seule l'a arrêté dans sa tâche.

Les sentiments. — Dostoïevsky eut un sentiment de l'honneur assez développé. Beaucoup de critiques ont paru cependant à ce sujet; on y trouve en particulier une certaine histoire de viol qui ne plaiderait pas du tout en faveur de la moralité de l'écrivain. Ce fait est cité par Gide dans ses Conférences. Très impartialement, d'ailleurs, il se contente de le relater sans chercher à en retirer des conclusions qui puissent être à la charge de l'écrivain. Ce fait extrêmement

trouble, auquel il est fait allusion dans « *Crime et Châtiment* » semble avoir servi de thème à certain chapitre des « *Possédés* » qui ne figure pas dans le livre et est resté, même en russe, inédit. Cependant il figurerait dans une édition allemande hors commerce. Il y est question du viol d'une petite fille. On a imputé, comme vécue, cette scène à Dostoïevsky. Quelle est, dans cette sinistre histoire, la part de la réalité? D'après Anna Grigorievna, la légende aurait pris naissance dans les conditions suivantes : A la lecture du manuscrit devant l'éditeur Katkoff et quelques critiques, ceux-ci trouvèrent la scène trop réaliste; l'éditeur se refusa même à l'imprimer. Transportée de bouche en bouche, cette histoire finit par être mal interprétée : Fédor Michailovitch lui-même en devint le héros. Cette explication est plausible, car si l'on peut douter de la sincérité de la femme de l'écrivain, on doit tenir compte aussi qu'elle était sa collaboratrice; plus que toute autre elle devait être renseignée à ce sujet. D'ailleurs, il est à croire que si le réalisme de cette scène était très net, elle aurait dissuadé son mari de l'éditer. Il faut aussi remarquer qu'aucun fait probant n'a été signalé par les critiques.

Dans beaucoup d'autres circonstances, le sentiment de l'honneur se révèle nettement chez Dostoïevsky. Nous le voyons, par exemple, à la mort de son frère prendre à sa charge toutes ses dettes (près de 40.000 roubles). D'après la loi russe, il n'était aucunement obligé de le faire. Le journal était au nom de Michel; Fédor Michailovitch n'était que collaborateur. Mais il se considère comme moralement lié à cette faillite. Il va même beaucoup plus loin dans cette voie, puisqu'il accepte, en outre, de rembourser les dettes qu'avait contractées son frère dans une affaire de tabacs. Vraisemblablement, il ne voulut pas que l'honneur du nom fût amoindri.

Dans sa production littéraire, il fit encore preuve d'une grande moralité. L'histoire suivante en témoigne. L'éditeur Stellovsky avait racheté pour 3.000 roubles de billets à vue signés par Dostoïevsky. Fort de ce droit, il fit signer à l'écrivain un contract scandaleux, d'après lequel il pouvait publier

une édition complète des œuvres de Fédor Michailovitch. Ce dernier était, de plus, obligé de fournir dans les cinq mois un nouveau roman, inédit, comprenant au moins dix feuilles imprimées de grand format; faute de quoi l'éditeur avait le droit d'éditer toute œuvre future sans aucune rémunération. Un mois avant l'échéance, pas une ligne n'était encore écrite. Plusieurs des amis de l'écrivain lui proposèrent alors de composer le roman à sa place : « Non, répondit-il avec résignation, jamais je ne signerai de mon nom le travail d'autrui. » (1).

Il faut remarquer, en outre, que, quelques années avant sa mort, il avait réussi à payer toutes ses dettes. Il n'est pas non plus cité de fait où nous puissions voir qu'il ait failli à la parole donnée.

Sa bonté était elle aussi très exclusive. Comme le saint Martin de l'Evangile, il partageait toujours avec plus pauvre que lui. Le docteur Riesenkampf rapporte à ce sujet qu'il était toujours prêt à recevoir comme un ami tout pauvre qui venait le consulter (2) et à lui donner souvent son dernier rouble. Il était continuellement dans la misère, tandis que son entourage vivait bien ou le dépouillait impitoyablement. Dans sa bonté, il ne voulait pas accuser les domestiques qui le grugeaient. Les mémoires de sa fille sont concordantes à ce sujet. Elle rapporte même l'anecdote suivante, assez savoureuse : « Un soir d'automne, comme son mari rentrait de la promenade, ma mère jeta sur sa tête un vieux châle, me prit par la main et alla se mettre sur son passage. Quand mon père s'approcha de nous, maman lui dit d'une voix plaintive : « Ayez pitié de moi, j'ai un mari malade et deux petits enfants sur les bras. » Dostoïevsky s'arrêta, regarda ma mère et lui tendit l'aumône. » Toujours d'après Aimée Dostoïevskaïa, nous savons que les mendiants l'attendaient sur son passage, sachant bien qu'il ne refusait jamais l'aumône. Dans ses mé-

(1) Cette histoire est rapportée par A. Milioukof dans ses *Souvenirs sur Dostoïevsky*.

(2) Ils habitaient tous deux dans la même maison et le même étage.

moires, sa femme cite encore de nombreux exemples de cette bonté qu'il poussa très loin, car dans beaucoup de circonstances il préféra être dupe qu'incrédule.

Cet altruisme est à rapprocher de ses sentiments de famille. Envers ses proches, il se montra toujours très attentionné. Nous savons qu'après la mort de son frère il prit toute sa famille à sa charge. Toute sa vie il se chargea de l'entretien de son beau-fils, Paul Isaëf. Pourtant il comprenait très bien que très souvent il était exploité, mais sa bonté n'avait pas de limites.

Pour sa femme et ses enfants, son amour est poussé à l'extrême. Il est même extrêmement jaloux. Nous ne connaissons rien des sentiments qu'il témoigna à Marie Isaef. Il paraît l'avoir beaucoup aimée. Les mémoires d'Anna Grigorievna nous renseignent davantage. Elle cite plusieurs faits probants à l'égard de la jalousie de Dostoïevsky, qu'il reconnaissait d'ailleurs lui-même : « J'ai tellement souffert toute la soirée, dit-il, en te voyant bavarder de façon si animée avec ce jeune homme. Je me figurais que tu étais amoureuse de lui. Fou de jalousie, j'étais prêt à lui crier des insolences. Maintenant, je vois à quel point j'ai été injuste envers toi. » Dans toutes ces circonstances, il ne tardait pas d'ailleurs à faire amende honorable.

Son instinct familial fut extrêmement développé. Il a pour ses enfants une véritable adoration. Sans eux, la vie n'aurait pas de but. N'écrit-il pas, dans une lettre : « Qu'il est heureux que vous ayez des enfants; comme ils humanisent notre existence, comme ils l'élèvent. Les enfants sont un fardeau, mais un fardeau indispensable. Il n'y a point d'autre but dans la vie. » Dans une lettre à Strakhoff, il s'écrie : « Ah! que n'êtes-vous marié! et pourquoi n'avez-vous pas d'enfants! Je vous jure, très honoré Nicolas Nicolaïevitch, qu'un enfant représente les trois quarts du bonheur de la vie. Le dernier quart suffit pour le reste. » La mort de sa fille Sonia et, plus tard, celle de son fils Alexis le jettent dans un morne désespoir. Sa raison de vivre a disparu. Les lettres de cette époque sont navrantes.

Aimée Dostoïevsky nous dit en core que son père choyait énormément ses enfants. Cependant il ne paraît pas les avoir gâtés outre mesure et toujours il s'efforça de leur inculquer de bons principes.

Cette bonté dépassa de beaucoup le cadre de la famille et s'étend à l'humanité tout entière. Cet amour ne paraît pas avoir été uniquement spéculatif, puisqu'il a déterminé cette affirmation énergique de l'écrivain : « Ces jeunes gens de la dernière génération ne comprennent pas que le sacrifice de la vie est souvent le plus facile des sacrifices. Sacrifier cinq ou six ans de sa vie à quelque tâche pénible pour la science ou même simplement pour décupler ses forces pour être ensuite capable de se mesurer avec la vérité, voilà, pour la plupart, le sacrifice qui dépasse les forces humaines. » On peut considérer que c'est par altruisme qu'il participa à l'affaire Petrachewsky, qu'il publia la *Maison des morts* et qu'il intervint si énergiquement, dans son *Journal d'un écrivain*, en faveur de ses frères slaves.

Très souvent, ces sentiments humanitaires prennent un caractère national. Dostoïevsky fut jusqu'au fond un Russe et un écrivain de la Russie. S'il fut dans certaines occasions un véritable patriote européen, s'il a dit sur l'Europe des choses étonnantes et telles qu'aucun Européen n'en a prononcées, il se montre cependant, dans beaucoup de cas, assez chauvin. Il y a beaucoup d'injustice dans ses jugements sur les autres peuples, Français et Polonais par exemple, ainsi que sur la race juive. Le sentiment national, chez Dostoïevsky, n'a jamais été pondéré. Il n'a jamais atteint à la virilité spirituelle, à la sérénité. Il est essentiellement exclusif. A l'étranger, ce patriotisme se manifesta par un regret très vif de son pays, presque nostalgique. D'ailleurs il se mêle peu aux individus étrangers à la Russie et paraît n'avoir pas compris le caractère des autres races. Ne dit-il pas, dans une lettre à Maïkoff : « Un Russe ne doit rien prendre aux autres nations, pas plus que celles-ci ne doivent lui emprunter. » Parfois même, il étend à sa race son propre orgueil, pour s'écrier : « Nous

avons le génie de tous les peuples et, en plus, le génie russe. Donc nous pouvons vous comprendre et vous ne pouvez pas nous comprendre. » A cause de ce chauvinisme, il demeura toute sa vie un ardent patriote. Il fut le héraut de l'idée russe, de la conscience russe, marqué de toutes les antinomies et de tous les malaises de cette conscience nationale : de compassion universelle comme d'exclusivité patriotique, de présomption comme d'humilité. Ce dernier sentiment est d'ailleurs très marqué chez Dostoïevsky. Lorsque, dans le discours qu'il prononça sur la tombe de Pouchkine, s'adressant à ses concitoyens, il s'écrie : « Humilie-toi, homme fier ! », cette humilité qu'il préconisait, il sut la mettre en pratique.

Nous tenons cependant à faire remarquer que Fédor Michailovitch montra un orgueil très développé dans sa production littéraire, orgueil qui contraste avec l'humilité qu'il montra dans sa vie privée.

Nous avons parlé, dans l'introduction et le premier chapitre, de toutes les épreuves pénibles qu'il eut à traverser. Les leçons très dures des événements eurent pour résultat toute une éducation de la douleur, qui, jointe à son stoïcisme, devait donner naissance au sentiment d'humilité. Elle empêcha souvent Fédor Michailovitch de discuter sur les tourments qu'il avait endurés. Nous citons d'après Serge Persky : « Plus je vous regarde, plus il me semble lire sur votre visage les souffrances que vous avez supportées. » Visiblement contrarié, Dostoïevsky répondit : « De quelles souffrances parlez-vous ? » et il détourna la conversation.

Une de ses lettres à Nicolas I^{er}, celui même qui l'avait condamné à la déportation, transpire tout entière ce sentiment. Sa correspondance avec ses créanciers relève du même esprit. Pourtant, par certains côtés elle ne manque pas de grandeur ; l'humilité comporte une sorte de soumission volontaire ; elle est librement acceptée ; elle éprouve la vérité de l'Evangile : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Nous pouvons interpréter ce sentiment comme la résignation d'un esprit tout imprégné de la lecture des livres saints, beaucoup plus proche de la sou-

mission que dicte l'Evangile que de l'humilité proprement dite, car Fédor Michailovitch fut de tout temps un orthodoxe pratiquant.

Il avait reçu de sa mère une bonne éducation religieuse. Beaucoup plus tard, durant son séjour en Sibérie, il fit la rencontre d'une femme qui mit entre ses mains une bible, seul livre qui fût officiellement permis au bagne. Sa lecture et la méditation eurent une importance capitale. Toutes les œuvres qu'il écrivit dans la suite sont imprégnées de la doctrine évangélique. Le temps passé à l'étranger fut une période où sa conscience religieuse se développa grandement. Dans ses entretiens avec Belinsky, il manifeste le besoin de la foi dans le Christ. Cette foi, il voulut la voir chez ses enfants. Aussi leur donna-t-il une éducation religieuse très soignée. Nous devons en outre remarquer que cette foi se joignit, chez Dostoïevsky, à une pointe de mysticisme. Son caractère était trop passionné pour qu'il en fût autrement. D'ailleurs, tous ses sentiments subirent une exagération anormale qui frise la passion. Très idéaliste de nature, son ardeur allait parfois jusqu'à l'exagération. C'est peut-être pour cette raison que son œuvre est si tumultueuse et si passionnée.

TROISIEME PARTIE

L'ŒUVRE

« Peut-il y avoir quelque chose de plus fantastique que la réalité? »

(DOSTOIEVSKY.)

Le critique russe Merajkowsky affirme que la maladie eut une réelle influence sur la vie intellectuelle et les créations artistiques de Dostoïevsky. Effectivement, son état mental et aussi les milieux où il avait vécu, les souffrances qu'il avait endurées, paraissent l'avoir prédisposé plus que tout autre écrivain à décrire des types morbides. Son œuvre est dans ce sens-là pour le médecin et surtout le psychiatre une mine d'une grande richesse. Nous exposerons donc dans leurs grandes lignes les différents types psychopathiques décrits par Fédor Michailovitch dans un pays et à une époque où l'esprit humain était encore très peu orienté vers ces recherches.

Les cas pathologiques. — Considérons d'abord les constitutions psychologiques. Beaucoup de héros, chez Dostoïevsky, agissent avec une passion qui frise la névrose. C'est Alexei Ivanovitch dans le *Joueur*, nerveux excentrique capable des actions les plus risquées et les plus sauvages. Il vit également torturé par son amour pour Pauline, prêt à donner sa vie pour elle, et par son aveugle passion du jeu. Ses sentiments pour Pauline sont faits d'amour et de haine, ne dit-il pas : « Il y eut des minutes où j'aurais donné la moitié de ma vie

pour l'étrangler. Je le jure, s'il m'avait été possible de lui plonger immédiatement une lame acérée dans le sein, je l'aurais fait avec délices. Et pourtant, je le jure sur tout ce qui m'est le plus sacré, si, au sommet du Schlaugenberg, elle m'avait dit : « Jetez-vous dans ce précipice ! », j'aurais obéi aussitôt, avec plaisir même. » Mais cette passion n'est rien à côté de celle dont il brûle pour la roulette ; d'abord joueur par amour, il se laisse bientôt entièrement entraîner par ce vice. Il ne peut résister au mirage tentateur. Fatalement, il retourne toujours devant le tapis vert. Il se met à jouer pour vivre, petit à petit tombant de déchéance en déchéance. Nous sommes en présence d'un cas mixte. Par ses sentiments pour Pauline, Alexei Ivanovitch est un érotomane. Quant à sa passion pour le jeu, elle relève de la psycho-névrose.

La Baboulenska, la vieille grand'tante qui se laisse entraîner à la roulette et, malgré son avarice, s'y passionne jusqu'à perdre la moitié de sa fortune, présente, elle aussi, une psycho-névrose du jeu, passagère cependant, car la vieille Moscovite revient aussi vite en Russie qu'elle en était venue.

Dans *l'Idiot*, nous voyons Rogojine brûler d'une passion malade pour Nastasia. Il n'est rien qu'il ne fasse pour posséder cette femme. Sa passion le pousse même à vouloir l'acheter cent mille roubles. Son attitude envers elle est étrange, mais reflète l'amour le plus déraisonnable. Il passe par trois stades nets : l'espoir, le dépit, la rancune. Exagération malade de la passion amoureuse qui se rapproche beaucoup de l'érotomanie.

Dans les *Possédés*, nous trouvons un personnage fantastique, Pierre Verkhovensky, sorte de démon brouillant toutes les cartes, essayant de réaliser ses projets sataniques : réorganiser l'humanité tout entière ; la société perdra sa personnalité, se transformera en une espèce de troupeau qui par une soumission totale atteindra grâce à une série de régénérations l'innocence primitive du paradis terrestre. « Ecoutez, dit-il, à l'issue de la réunion nihiliste, nous fomenterons une émeute. Elle sera telle que tout s'écroulera. Nous nous servirons de l'ivro-

gnerie, des calomnies, des dénonciations; nous emploierons une débauche effrénée, nous étoufferons dans l'œuf tous les génies. Tout doit être réduit au même dominateur. Egalité absolue. L'indispensable seul est indispensable, telle sera la devise du globe terrestre, à partir de maintenant. » Verkhovensky est un anarchiste qui entre dans la catégorie des idéalistes passionnés.

Dans l'*Idiot*, nous trouvons un type de dipsomane bien campé : c'est le vieux général toujours assoiffé, pleurant, geignant pour obtenir quelques roubles qu'il s'empresse de transformer en alcool. Il ne recule même pas devant le vol pour satisfaire sa passion, qui est autant un besoin organique qu'une obsession impulsive. Il est à noter en outre que c'est un menteur pathologique. Ses inventions sont luxuriantes, bien agencées souvent, mais il sait que ses histoires sont fausses. Le vieux général est atteint de psychose mythomaniacale.

Nous trouvons encore dans l'œuvre de Dostoïevsky des dégénérés. Dans l'*Idiot*, c'est le prince Myshkine; ne dit-il pas lui-même : « Le docteur prétend que je suis un enfant parfait, c'est-à-dire que je suis tout à fait un enfant. Je n'ai de l'adulte que la taille et le visage; par l'âme, le caractère et peut-être même la raison, je suis un enfant et je resterai toujours tel, même si je dois vivre jusqu'à soixante ans. » De cet arrêt de développement de l'intellect, on doit conclure que le prince est un débile mental.

Dans les *Possédés*, Stravroguine est un dégénéré de la plus belle eau. Brusquement, il commet des insolences inouïes qui ne s'expliquent par aucun mobile. Un jour, pendant une conversation qui n'offre rien de passionné, il mord à pleines dents l'oreille du conseiller Gaganoff. Après des insolences de ce genre, quoiqu'il comprenne très bien l'importance de l'acte qu'il vient de commettre, il n'éprouve aucune confusion et sourit avec une gaieté maligne.

Enfin, dans *Humiliés et Offensés*, Alioseka, fils d'un alcoolique, est aussi un débile mental.

Il est assez normal qu'un certain reflet de la maladie dont

a souffert Dostoïevsky apparaisse dans son œuvre. Nous trouvons en effet quatre types d'épileptiques. La petite Nelly, dans « *Humiliées et Offensées* », ne souffre à vrai dire qu'à un très faible degré de cette maladie. Elle présente surtout un état névropathique très net, avec quelques crises cependant. Le prince Myschkine, Kirilof, Smerdiakof sont, par contre, des épileptiques avérés. Leurs manifestations morbides sont, d'ailleurs, très variées.

Dans le domaine des psychoses constituées arrivant à la démence, nous trouvons trois types assez nets. Dans *Faible Cœur* Wassia est un mélancolique. Il ne cesse de lutter contre les malheurs qui l'accablent au point que sa conscience s'émousse. Dostoïevsky nous le montre « accélérant la vitesse de sa plume, écrivant avec un bec sans encre, tournant les pages avec précipitation », lorsqu'il s'occupe du travail important qu'on lui a confié. Il n'ignore pas qu'une faute commise dans ses fonctions peut le faire renvoyer. Un état morbide commence à s'emparer de lui se traduisant par un délire de persécution et aussi d'interprétation : il croit qu'en punition d'une faute qu'en réalité il n'a pas commise, on l'a envoyé sous les drapeaux. Il sent et il pense comme une recrue, il a toujours les mains sur les coutures du pantalon. Quand on l'emmène à l'hôpital, il croit qu'on le conduit à la caserne. Wassia est atteint d'une psychose maniaque dépressive.

Dans les *Frères Karamazof*, Ivan est tourmenté par l'idée d'être la cause du meurtre de son père. Quand il en a la preuve, ses angoisses deviennent si fortes qu'il est sujet à des hallucinations visuelles. Son double lui apparaît. Comme jadis Luther jeta son écritoire à la tête du diable, Ivan lance un verre de thé sur cet autre Ivan qui vient le tourmenter. Le matin, il va déposer devant les juges, mais il mélange tellement le réel avec ses hallucinations qu'on le prend pour un fou. Il est atteint de confusion mentale. Son état s'aggrave par la suite.

Il semble que Dostoïevsky ait entrevu dans l'*Idiot* la démence précoce. Le prince Myschkine dans son enfance

était presque un imbécile. Des soins éclairés en ont fait un débile mental seulement. Petit à petit ses sentiments s'obscurcissent; il a peine à rassembler ses idées et à les fixer. Graduellement son état mental s'amointrit. A l'origine, nous avons constaté un fléchissement primitif et précoce de l'intellect; ce fléchissement après une longue rémittence va en s'accroissant jusqu'à la folie. On pourrait peut-être interpréter ce cas comme une démence épileptique (Myschkine est, en effet, épileptique), mais il n'y a pas de crises subintrantes; de ce fait, quoique le tableau psychique ne soit pas très net, on peut penser à l'hébétéphrénie, car la démence du prince s'en rapproche par certains côtés.

Nous devons encore à Dostoïevsky deux descriptions de délire toxi-infectieux : Hippolyte, dans *l'Idiot*, Catherine Marmeladoff, dans *Crime et Châtiment*. Tous deux sont tuberculeux. Enfin, la galerie des types morbides est complétée par deux cas de démence sénile : le prince K..., dans le *Rêve d'un oncle*, Sokolsky, dans un *Adolescent*. Tous deux achèvent leur vie dans le gâtisme, à un stade différent d'ailleurs.

Le long séjour qu'avait fait Fédor Michailovitch au bagne lui avait, sans doute, permis de faire des études attentives sur les criminels. Il constate, en particulier dans *Souvenir de la maison des morts*, leur absence de moralité. Le métier de délateur florissait parmi les déportés. Dostoïevsky nous assure que les espions n'étaient pas haïs de leurs camarades et qu'ils ne comprenaient ni les uns ni les autres la bassesse de l'espionnage. Peut-être ses études psychologiques lui ont-elles servi dans la composition de ses romans, car nous trouvons dans son œuvre différents types de criminels. Laissons de côté le criminel par occasion qui intéresse peu le psychiatre.

Beaucoup plus intéressants sont ceux qui ont été poussés par une passion quelconque. Ainsi, dans *l'Idiot*, Rogojine assassine par amour Nastasia Philipowna. Il la tue parce qu'il sent que la possession physique de cette femme ne l'a pas rendu maître de son âme.

Dans *l'Eternel Mari*, Troussotsky, après la mort de sa femme,

apprend que sa fille est en réalité la fille de son ami. Il lutte longtemps contre l'idée du crime. Il boit pour oublier son chagrin. A la fin la seule vue d'un rasoir lui donne l'idée de dépecer son ami endormi. Le mobile est ici la vengeance jointe à une jalousie rétrograde.

Dans *Crime et Châtiment*, Rasskolnikof est certes poussé par le besoin. Mais il est aussi victime de son idée et de son orgueil; car il s'est fait une idée spéciale du crime. Pour lui, l'homme qui s'élève au-dessus de la moyenne a le droit, droit octroyé par la conscience, de franchir certaines limites, de briser certains obstacles, à condition d'avoir en vue le bien de l'humanité. Comme il ne manque pas d'idées humanitaires et qu'il croit être un de ces hommes exceptionnels, le crime s'impose en lui.

Dans les *Frères Karamazof*, Smerdiakof devient parricide un peu par amour de son frère, mais aussi beaucoup par vengeance contre ce père pervers et dénaturé qui l'a réduit au rang de valet.

Dostoïevsky a ainsi jeté dans son œuvre un grand nombre de types morbides dont nous nous sommes efforcé de citer les principaux. Vraisemblablement son caractère tourmenté et maladif fut pour beaucoup dans le choix de ces personnages. Plus qu'à tout autre écrivain ils devaient lui plaire. C'est qu'aussi, de par son état nerveux, il était plus capable de les comprendre et de les analyser. Extrêmement passionnés, ses héros ne pouvaient être que le reflet de sa propre morbidité. Ils sont bien les fils spirituels d'un tel père.

Peut-être aussi la nécessité le poussa-t-elle à produire des œuvres d'un caractère inédit. Si sa première œuvre est nettement inspirée de Gogol, il comprit bien vite, après l'échec des *Nuits blanches*, du *Double* et de la *Patronne*, que dans cette voie il n'arriverait jamais au succès, à la célébrité, qui devaient lui assurer le pain quotidien. Il lui fallait trouver quelque chose d'original. Normalement son caractère devait le pousser à donner des œuvres qui reflétassent le summum de la passion. Il persévéra ensuite dans cette voie-là qui lui

ouvrit le chemin de la gloire, poussé par un intérêt de psychologue, disséquant l'âme humaine avec amour, car il avait compris que l'homme, avec toutes ses tares, pouvait donner naissance à la plus belle des études.

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'il créa ses héros de toutes pièces. A leur base, nous trouvons souvent un point de départ, un original, qui a servi de base à Dostoïevsky pour l'édification de ses différents caractères. Si on entend par autobiographie l'analyse de sentiments et d'expériences personnelles, on peut dire qu'une grande partie de l'œuvre de Fédor Michailowitch se range dans cette catégorie. Maints épisodes de ses livres ont la vivacité et l'attrait des choses vécues. Autant que nous puissions nous en rendre compte par les différentes biographies qui ont paru sur l'illustre écrivain, le fait que nous avançons est exact. Très souvent, à la base de son inspiration se trouve une aventure ou une constatation personnelle. Nous allons essayer de le démontrer.

L'autobiographie. — En tête de ce chapitre nous tenons à citer le *Jouer*, car c'est la propre aventure de Dostoïevsky. La situation psychologique qui se développe dans le roman rappelle exactement l'aventure de Wiesbaden et ses suites. Dans ce récit, le héros va à la maison de jeu pour retirer une jeune fille des mains d'un Français suspect et la gagner à lui. Exactement le fait qui s'était passé entre Fédor Michailovitch et Pauline Suslova, sauf qu'en réalité, le rival s'appelait Salvador et était Espagnol. Dans le roman aussi, le héros, entré au casino pour y gagner la rançon de son amie se sent pris de vertige et oublie totalement les motifs premiers de son acte. Pendant que la puissance du jeu l'entraîne dans son tourbillon, l'héroïne qui s'appelle elle aussi Pauline se consume dans une vaine attente. Il est inutile de dire que ses propres émotions tant au jeu qu'en amour se sont traduites dans celles d'Alexei Ivanovitch.

Aimée Dostoïevskaïa a d'ailleurs reconnu ces faits, puisqu'elle dit : « Mon père a raconté plus tard ce voyage extra-

ordinaire dans le roman *le Joueur*. Il le plaça dans un autre cadre, mais a laissé le nom de Pauline à l'héroïne. » Elle dit même à un autre chapitre du livre qu'elle a écrit sur son père : « Mon père aimait beaucoup sa vieille tante Koumanine, tout en se moquant quelque peu d'elle à la manière de tous les jeunes neveux. Il l'a dépeinte dans le *Joueur* en la personne de la vieille grand'maman moscovite qui arrive en Allemagne, joue à la roulette, perd la moitié de sa fortune et repart aussi vite qu'elle est venue. »

Au dire encore de la fille de l'écrivain, Dostoïevsky aurait pensé à l'avarice et à l'ivrognerie de son père en créant le type du vieux Karamazof; les autres traits de caractère seraient dus à son imagination. Il est à remarquer qu'il donne le nom de Tchermachnia ⁽¹⁾ au village où le vieux Karamazof envoie son fils la veille de sa mort. Aimée Dostoïevskaïa nous dit encore : « D'après une tradition de famille, mon père s'est dépeint lui-même sous les traits d'Ivan Karamazof. C'est ainsi qu'il croyait avoir été à 20 ans. »

Elle dit encore au sujet de ce roman : « Les angoisses par lesquelles mon père dut passer pendant son interrogatoire se gravèrent profondément dans son esprit. Elles retrouvèrent plus tard leur expression dans le duel de Dmitri Karamazof avec les juges qui viennent pour l'interroger. » Enfin d'après la femme de l'écrivain, Fédor Michailovitch se serait inspiré du vénérable Père Ambroise pour tracer le portrait du père Zozime dans le même roman. Nous savons qu'il avait l'habitude de passer une partie de l'été à Staraja-Roussa. Au dire de sa fille, il aurait situé les Frères Karamazof dans cette ville. Elle dit à ce sujet : « J'ai reconnu facilement la topographie des lieux. La maison du vieux Fédor est notre villa légèrement modifiée; la belle Grouchenka est une jeune provinciale que mes parents ont connue; le magasin Plotnikow le fournisseur favori de mon père. » Ce roman

(1) C'est en allant visiter sa propriété de Tchermachnia que le père de Dostoïevsky fut assassiné.

fourmillerait donc de réminiscences au dire même des proches de Dostoïevsky.

C'est certainement encore par réminiscence que l'Idiot s'exprime ainsi : « Dans le cerveau d'un condamné à mort s'agitent de multiples pensées toutes rapides et inachevées : celui-ci a une verrue sur le front, voici le bourreau, un des boutons de son uniforme est rouillé. » Ces minutes-là, l'écrivain les avait vécues; ces impressions, il les avait certainement ressenties durant les moments où il attendait son exécution. Ses amis, qui entouraient l'échaufaud, rapportèrent qu'il était resté calme et avait gardé la plus grande dignité. Il n'y a donc rien d'étonnant que toutes les idées qui en quelques instants avaient traversé son esprit se soient gravées dans sa mémoire. Il n'est pas curieux non plus que Fédor Michailovitch les mette dans la bouche du prince Myschkine, l'homme foncièrement bon, tel que l'écrivain aurait désiré être. D'ailleurs, dans ce roman, il est question de la Suisse et nous savons que Dostoïevsky y avait séjourné quelque temps.

Dans l'*Eternel Mari*, si toutefois il n'a pas voulu raconter la triste histoire de son premier mariage, il y a mis néanmoins toute sa colère de mari trompé. Dans un autre sens, cet ouvrage a encore une signification autobiographique. La femme de l'écrivain dit à ce sujet : « Il s'agit d'une réminiscence d'un écho de l'été 1866, que mon mari avait passé à Lioubline, près de Moscou. La famille Zakhlebine du récit n'est autre que la famille Ivanoff. On y reconnaît le père, docteur toujours occupé de sa nombreuse clientèle; la mère, toujours fatiguée des soucis du ménage, et la jeunesse joyeuse qui rappelle les neveux et les nièces de mon mari et leurs amis. De même dans le caractère de Veltchaninoff on aperçoit certains traits de mon mari, notamment dans la description des différents jeux vers lesquels il fut attiré à la campagne dès son arrivée. »

D'après la fille de l'écrivain, nous savons encore que le procès de Netchaïeff, qui avait frappé l'imagination de Fédor

Michaïlovitch, servit de base au célèbre roman *les Possédés*. D'ailleurs, Dostoïevsky avait pu se faire une idée très nette de ce complot par son beau-frère, qui était intimement lié avec les inculpés.

Dans *Netotchka Nesvanona*, est décrit un musicien, pauvre, alcoolique et ambitieux.

Toujours d'après la fille de l'écrivain, l'original aurait vraisemblablement existé. Après avoir dit que son père avait l'habitude de passer des soirées chez le comte Vielegorsky, elle ajoute : « Le comte aimait passionnément la musique, patronnait les musiciens et savait les dénicher dans les coins les plus obscurs de la capitale. Il est probable que quelque type curieux de violoniste, pauvre, alcoolique, ambitieux et jaloux, que le comte découvrit dans quelque mansarde et fit jouer à ses soirées, frappa l'imagination de mon père, car c'est chez le comte Vielegorsky qu'il place son roman *Netotchka Nesvanona*. »

Comme nous le pouvons voir d'après cette longue énumération, les réminiscences de Dostoïevsky ont été nombreuses, autant pour arriver à camper un personnage que dans l'esquisse d'une situation quelconque (1). Au dire même de Serge Persky, un lecteur attentif découvre dans toutes ses œuvres les mêmes idées, les mêmes types, avec d'innombrables variations. Devons-nous en conclure que Fedor Michaïlovitch eut l'inspiration difficile et fut dépourvu d'imagination ? Non, car, dans d'autres circonstances, ces deux qualités ne lui ont pas fait défaut. D'ailleurs, en approfondissant les exemples que nous avons cités, nous nous apercevrons vite que ces faits n'ont fait que servir de base à des caractères souvent gigantesques. Ils ont été, en quelque sorte, l'idée germinatrice qui, sous le travail, devait se développer puissamment, le métal brut que l'écrivain devait ciseler. Nous ne devons voir

(1) Nous avons volontairement passé sous silence la *Maison des morts*, qui n'est pas à proprement parler un roman, mais les souvenirs mêmes des années que l'écrivain a passées au bagne.

dans ces réminiscences que de simples souvenirs, qui se sont présentés à la mémoire au gré des circonstances. D'ailleurs, Dostoïevsky a su les utiliser, il ne les étale pas dans ses romans toutes nues. Il a su les développer et leur faire dépasser de beaucoup leur cadre primitif. Sous sa plume, elles ne restent pas de simples faits divers, mais deviennent l'histoire même de la passion humaine, des caractères nettement tranchés. C'est d'ailleurs là qu'est son génie.

L'Analyse. — L'art de l'analyse fut chez Dostoïevsky extrêmement poussé. Nous avons déjà dit qu'il était le fils d'un médecin. Il est fort possible, que, dans son enfance, son esprit curieux se soit intéressé à la lecture des livres de médecine. Nous savons d'ailleurs, d'après Serge Persky, que, beaucoup plus tard, malade surtout imaginaire, sa distraction favorite était la lecture des livres de pathologie. La bibliothèque de son ami le Docteur Riesenkaufp pouvait lui en fournir en quantité. C'est peut-être là l'origine de ce sens médical qui paraît avoir été très poussé chez Fédor Michailovitch. D'ailleurs, toujours amoureux de la vérité, peu avant d'écrire le caractère de ses personnages les plus morbides, il s'en rapporta à quelques livres compétents. Ne le voyons-nous pas, par exemple, au dire de sa fille, pour écrire la partie policière de *Crime et Châtiment*, demander des renseignements à un agent de police? Quoi qu'il en soit, le travail de synthèse restait à faire. Réunir des symptômes pour camper un type morbide n'est rien; savoir les choisir, savoir les grouper, fait toute la valeur du caractère que l'on crée. Dostoïevsky y réussit admirablement. Prenons pour exemple le cas de folie lucide de Raskomikoff dans *Crime et Châtiment*, et nous verrons dans la marche des événements, sous des traits extérieurs presque normaux, le désordre intime se préciser jusqu'à la crise finale.

L'étudiant est ambitieux, amoureux de la solitude, pauvre, intelligent. Mais, dès le début du livre, nous constatons une atteinte nette de sa conscience. N'a-t-il pas écrit un article sur le crime et le génie dans lequel il prétend que les hommes

supérieurs ont tous les droits? N'a-t-il pas essayé de légitimer leurs crimes? Dans un café, il entend une étrange conversation, une sorte de parallèle entre la vie d'une vieille usurière qui n'est utile à personne, n'a pas sa raison d'être, et les forces jeunes, fraîches, puissantes, qui dépérissent chaque jour faute de soutien. L'idée en reste là chez des individus sains et normaux; ils se bornent à constater. Mais chez Raskolnikoff, elle s'implante dans son cerveau malade. Elle devient une obsession impérieuse. Il sait d'avance qu'elle reviendra infailliblement quand il essaie de la chasser. Il ne peut opposer à cette idée criminelle des freins cérébraux suffisamment sains.

On assiste alors aux diverses étapes de la préméditation.

On ne doit pas la considérer ici comme un symptôme de perversité. Elle prouve seulement une résistance plus longue, mais insuffisante du sens moral. Le but accepté, l'étudiant pense aux moyens d'exécution. Il va même faire une répétition de la séance du crime chez l'usurière, avec une étrange lucidité et beaucoup de sens pratique; il remarque que son chapeau attire l'attention et pourrait être un indice. Mais à mesure que le moment approche, son sang-froid l'abandonne. Il agit comme sous l'emprise de la fièvre; plus de prudence, plus de réflexion, une sorte d'automatisme les remplace. Dans son trouble, le crime commis, il vole très peu de chose, des objets, des bijoux, mais laisse l'argent. Dans sa fuite, il n'est sauvé que par des circonstances favorables. Peu après, il prend un accès de délire polymorphe, rapide, curable. Puis, il commence à souffrir de son crime en honnête homme, car la crise est finie, duel long et atroce contre lui-même pour ne pas se trahir, jusqu'au moment où il se constitue prisonnier.

Dans l'*Idiot*, nous voyons le prince Myshkine arriver presque sain de Suisse. Il a à peine quelques rares crises d'épilepsie. Son caractère n'est étrange que par l'exagération de ses sentiments humanitaires. Mais la marche de sa maladie est ascendante. Les crises deviennent plus fréquentes; les accès morbides répétés commencent à le priver de sa lucidité.

Il a beaucoup de peine à rassembler ses idées et à comprendre ce qui se passe. Insensiblement, il revient à l'état mental qu'il présentait autrefois à son arrivée en Suisse. Ainsi son marasme intellectuel s'accuse progressivement jusqu'à la crise finale, qui doit le plonger dans la folie : Myschkine, qui cherche sa fiancée, entre chez Rogojine. Celui-ci le conduit dans sa chambre, et derrière un rideau, un corps immobile gît sur le lit. Un peu partout, des vêtements, des dentelles, des bijoux. Rogojine se confesse : il a tué Nastasia parce qu'il sentait qu'elle le quitterait encore. Le lendemain on le retrouve hurlant et furieux. Myschkine, accroupi à côté de lui, est devenu vraiment idiot, à chaque cri de l'assassin, il lui caresse doucement les cheveux et le visage.

Dans les *Possédés*, Dostoïevsky a fidèlement rendu les physionomies diverses des criminels politiques. Tantôt ce sont des criminels par nature, couvrant d'un pavillon politique ou social leurs instincts de violence ou de dépravation. Tantôt c'est un exalté, fou d'une folie consciente, comme Chigaleu qui est persuadé d'avoir trouvé un nouveau système de construction sociale. Son raisonnement est exact, mais les prémisses sont fausses. Mais le vrai type de criminel politique est le passionné, le fanatique comme Erken, à l'esprit borné mais partial, honnête mais illusionné. Ceux-là sont des dupes. Entraînés par le tourbillon de leurs passions, ils deviennent le jouet de ceux qui les exaltent, en un mot de véritables instruments.

Dostoïevsky s'est montré en outre d'une clairvoyance intuitive, puisqu'il a deviné la grande importance de l'hérédité dans les affections mentales. Le terrain héréditaire est la cause essentielle que nous trouvons chez presque tous les malades qu'il a dépeints.

La mère de Smerdiakoff est une idiote, son père, le vieux Karamazof, est un perversi sexuel et un alcoolique. Smerdiakoff est dépeint sous les traits d'un épileptique, dépourvu de sens moral, presque monstrueux.

Ivan Karamazof, du côté paternel, a les mêmes antécédents

que Smerdiakoff. Sa mère, morte jeune, était hystérique. C'est un impulsif dont, à certains moments, la passion frise le fanatisme. Il devient fou.

Le prince Valkowsky est un alcoolique; son fils Alioscha est simple d'esprit, sa fille Nelly est épileptique.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Nous remarquons en outre que Dostoïevsky signale comme causes occasionnelles des états morbides : le surmenage, l'épuisement par la débâche, l'intoxication du système nerveux par l'alcoolisme.

Ces vérités, actuellement bien connues, paraissent avoir été devinées par l'art à une époque antérieure aux laborieuses recherches des psychiatres. Ceux-ci ont remarqué, en outre, qu'à un certain moment se produit une faille dans la conscience des individus morbides.

Ainsi, chez Dostoïevsky, tous les personnages subissent une éclipse de leur raison, un affaiblissement de la volonté qui se développe progressivement, comme une maladie, et n'atteignent le maximum qu'avant la crise finale. A la base de cette défaillance morale, nous trouvons une passion poussée à l'extrême. C'est sous cette emprise qu'agit Rogojine. Le prince n'affirme-t-il pas, avec toute l'intuition qui le caractérise, que s'il épouse Nastasia, « il égorgera sa femme infailliblement au bout d'une semaine ». Nastasia l'a aussi compris. « Rogojine est taciturne, dit-elle, il se tait effroyablement, seuls ses yeux parlent. » C'est encore comme sous l'influence de la folie que Raskolnikoff commet son crime : « Il avait si bien perdu toute faculté de combiner un plan quelconque, qu'il alla droit à la loge du concierge et l'ouvrit pour prendre une hache sans s'occuper s'il était ou non absent. » Cette passion est nécessaire pour que les personnages apparaissent en pleine lumière. Il faut que leurs nerfs soient tendus à se rompre, pour que ces héros puissent vibrer. Et Dostoïevsky arrive à nous donner cette impression par l'abondance des détails. Les états d'âme les plus complets, il arrive à nous les faire comprendre en s'insinuant dans les replis les plus profonds de l'âme. Il est prodigue des faits en apparence insignifiants, mais

d'où sort toute la compréhension des caractères et des situations. Prenons un exemple; dans *l'Idiot*, le vieux général, le menteur pathologique, marche à côté du prince Myschkine, et lui raconte ses souvenirs. Il commence à mentir, s'empêtre de plus en plus, il parle sans discontinuer; ses mensonges couvrent des pages entières; il finit par s'y noyer. Or pas une ligne ne nous montre son attitude. Mais à ses paroles, à ses hésitations, on devine qu'il marche à côté du prince et qu'il s'est embrouillé.

Dans *l'Idiot* encore, après le crime de Nastasia, pas un mot du cadavre. Mais Rogojine déclare qu'il a acheté : « de la bonne toile cirée américaine, sur laquelle il a versé quatre flacons de liquide désinfectant. »

Dans *Crime et Châtiment*, écoutons Dostoïevsky décrire une hallucination de Svidrigailoff : « Il lui semblait avoir sous les yeux un paysage riant... Au milieu de plates-bandes fleuries apparaissait un élégant cottage dans le goût anglais. Aux fenêtres, dans des vases à demi pleins d'eau, plongeaient des bouquets de jacinthes blanches. Il monta dans une salle grande et haute, toute remplie de fleurs. Au milieu, sur une table couverte d'une nappe de satin blanc, était placé un cercueil. Des guirlandes de fleurs l'entouraient de tous côtés et à l'intérieur il était capitonné de gros de Naples et de ruche blanche. Il n'y avait près du cercueil ni images pieuses, ni flambeaux allumés, ni prières. La défunte était une suicidée. » Ainsi Dostoïevsky arrive à nous faire comprendre des situations ou des caractères par de simples images, par des faits qui parlent à nos yeux sans jamais lui-même en tirer une conclusion psychologique. Cependant, cette conclusion, il arrive à nous l'imposer. Son talent et son analyse sont en quelque sorte descriptifs. Et ce réalisme génial pénètre les sens les plus cachés des mots, les balbutiements incohérents de l'alcoolique ou du gâteux, les divagations de la passion, les transports extatiques de l'épilepsie ou du mysticisme.

Autant même qu'il le soit permis dans une étude médicale, nous pouvons étendre cette clairvoyance, ce talent descriptif

si imagé, à l'étude de tous les sentiments. Si Fédor Michailovitch a excellé dans l'analyse de différents types morbides, il a su étudier admirablement et par les mêmes moyens d'autres caractères, en tous points normaux : l'homme, l'amour, le mal, la liberté, le socialisme, la religion. Il a su d'ailleurs mêler ces thèmes avec justesse. Dans les *Frères Karamazof*, par exemple, en dehors des types morbides, nous trouvons exposées les opinions de l'écrivain sur la religion. Dans les *Possédés*, sa haine du socialisme et son amour de la liberté; dans presque toute son œuvre, ses théories humanitaires. Il a eu sur tous ces sentiments des vues extrêmement justes. Ainsi, il a élevé à une hauteur prodigieuse le roman psychologique, non pas le roman qui s'impose à nous par la puissance de la déduction à la manière d'un Bourget, mais par le mouvement, l'attitude des personnages, par le réalisme des images. A-t-il réussi dans la tâche littéraire qu'il s'était imposée? Nous ne voulons pas conclure, car ce serait trop dépasser le cadre d'une thèse médicale et trop demander à notre compétence.

Un fait certain s'impose. Dostoïevsky a su décrire dans le domaine de la pathologie des cas morbides variés, à une époque où la psychiatrie était, surtout en Russie, encore à ses débuts. Sans s'être proposé de faire dans ses romans de la psychologie morbide, il a créé par la seule force de son travail, grâce à de nombreuses réminiscences et à quelques connaissances de médecine, toute une galerie de types psychopathiques : des érotomanes comme Rogojine, des débiles mentaux comme l'Idiot, des mythomaniques comme le vieux général, des épileptiques comme Smerdiakoff, des psycho-maniques comme Vassia.

Certes, il n'a pas créé des types morbides absolument purs, mais il en a donné les traits essentiels. C'est dans ces différentes créations qu'est tout le génie de Fédor Michailovitch.

CONCLUSION

Dostoïevsky s'offre lui-même au médecin comme un sujet d'observation. Ses antécédents héréditaires et personnels nous permettent de conclure qu'il a présenté un état névropathique net, se traduisant par une nervosité exagérée, des céphalalgies, des phénomènes d'excitation et de dépression morale, des obsessions allant jusqu'à des hallucinations. Le milieu influença nettement cette névropathie, qui confine la psychonévrose.

Si nous n'avons pu relever des convulsions dans son enfance ni, jusqu'à l'âge adulte, des crises nerveuses, à 29 ans, lors de son séjour à la « Maison des morts » (le bagne), une épilepsie avérée se déclencha. Elle est caractérisée par l'aura, qui affecte un type émotionnel mystique, la chute brutale avec cri et perte de connaissance, la période de convulsions, la phase crépusculaire et les crises pouvant survenir pendant le sommeil. Les souvenirs d'Anna Dostoïevskaïa et les confidences de plusieurs des amis de l'écrivain en témoignent.

En nous basant sur les travaux de Magnan, nous concluons qu'à l'origine de cette affection se trouvait une tare alcoolique héréditaire. La syphilis héréditaire ne paraît pas être en cause, en raison du fait que Fédor Michailovitch a eu de nombreux frères et sœurs et qu'il n'y a du côté de la mère aucun signe tiré de sa vie parturiente.

L'étude du caractère nous démontre que Dostoïevsky était d'une nature impressionnable, passionnée, idéaliste et très accessible aux sentiments humanitaires.

A l'origine de son inspiration, nous trouvons différentes

sources : le milieu médical où il a vécu pendant son enfance, la lecture des livres de médecine, ses propres réminiscences. Son état mental névropathique et l'influence des différents milieux sociaux où il vécut ont aussi joué un rôle dans le choix de ses personnages. Grâce à ces éléments divers, il a pu assister aux manifestations objectives des mentalités troubles par les tares héréditaires, de la maladie, des vices, des bons et mauvais instincts poussés au paroxysme.

Son talent évocateur et quasi hallucinatoire lui a permis de décrire en de véritables tableaux vivants, animés comme des romans cinématographiques, les différentes manifestations morbides. Il s'est montré ainsi un grand écrivain réaliste dans le sens de la pathologie nerveuse et mentale, d'une puissance telle que Nietzsche a dit avec juste raison : « Dostoïevsky.... le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie; sa découverte a été pour moi plus importante encore que celle de Stendhal. »

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 1^{er} décembre 1930.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

DOSTOÏEVSKY :

- Les pauvres gens, 1845.
- Les nuits blanches. Le double, 1846.
- La patronne, 1847.
- Netotchka Nesvanona, 1849.
- Souvenirs de la maison des morts, 1861.
- Humiliés et outragés, 1862.
- Crime et Châtiment, 1865.
- Le joueur. Les nuits blanches, 1866.
- L'idiot, 1868.
- L'éternel mari, 1869.
- Mémoires d'un sous-sol, 1869.
- Les possédés, 1871.
- L'adolescent, 1872.
- Les frères Karamazof, 1888.
- Journal d'un écrivain.

Serge PERSKY. — Les femmes des auteurs russes, Payot, 1929.

— Vie et œuvre de Dostoïevsky. Payot, 1924.

Stephan ZWEIG. — Dostoïevsky. Rieder, 1929.

André GIDE. — Dostoïevsky. Plon, 1923.

Nicolas BARDIAEFF. — L'esprit de Dostoïevsky. Saint-Michel, 1929

Léon CHESTOV. — Dostoïevsky et Nietzsche. Au Sans-Pareil, 1926.

FULLOP. MILLER. — Dostoïevsky à la roulette. Documents bleus, 1926.

Aimée DOSTOÏEVSKY. — Vie de Dostoïevsky. Emile-Paul, 1926.

Anna DOSTOÏEVSKAÏA. — Dostoïevsky. N. R. F. Paillard, 1930.

M. DE VOGÜÉ. — Les auteurs russes. Plon, 1910.

Gaston LOYGNE. — Dostoïevsky. Thèse Lyon, 1903.

WALISZEWSKY. — Littérature russe.

SERGEANT, RIBADEAU-DUMAS, BABONNEIX. — Traité de pathologie médicale, tome de psychiatrie. Lemoine, 1921.

ROQUES DE FURSAC. — Manuel de psychiatrie. Alcan, 1923.

DIDE et GUIRAUD. — Psychiatrie du médecin pratique. Masson, 1929.

Maurice de FLEURY. — Les fous, les pauvres fous. Hachette, 1928.

Achille DELMAS et Marcel BOLL. — La personnalité humaine, Flammarion, 1922.

RIBOT. — Psychologie des sentiments.

— Les maladies de la volonté.

